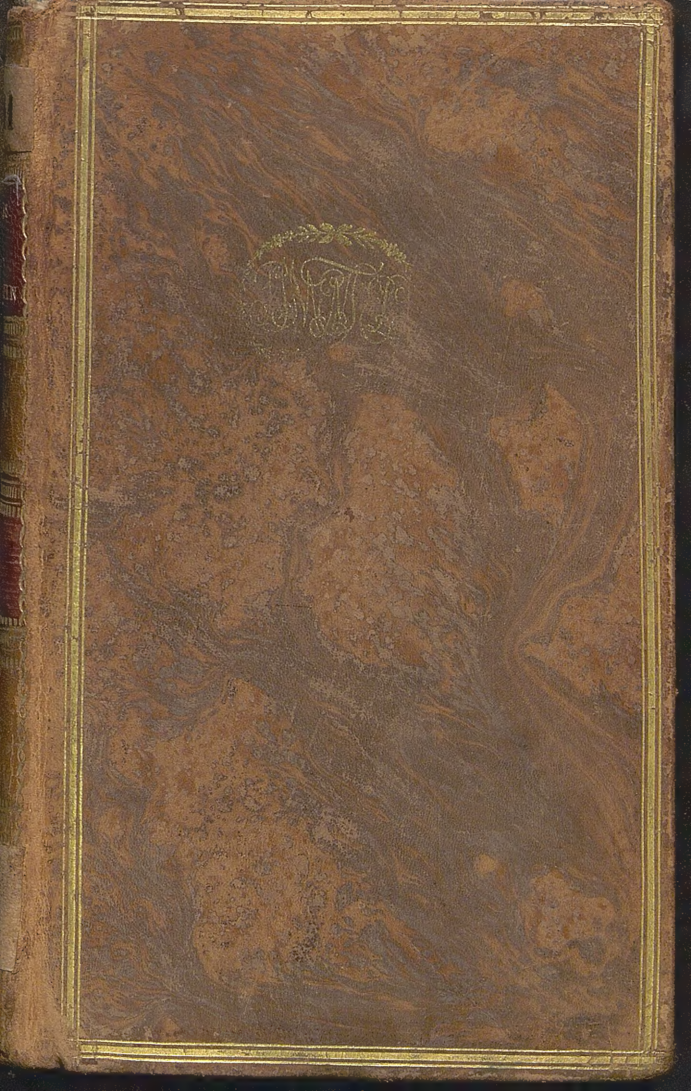
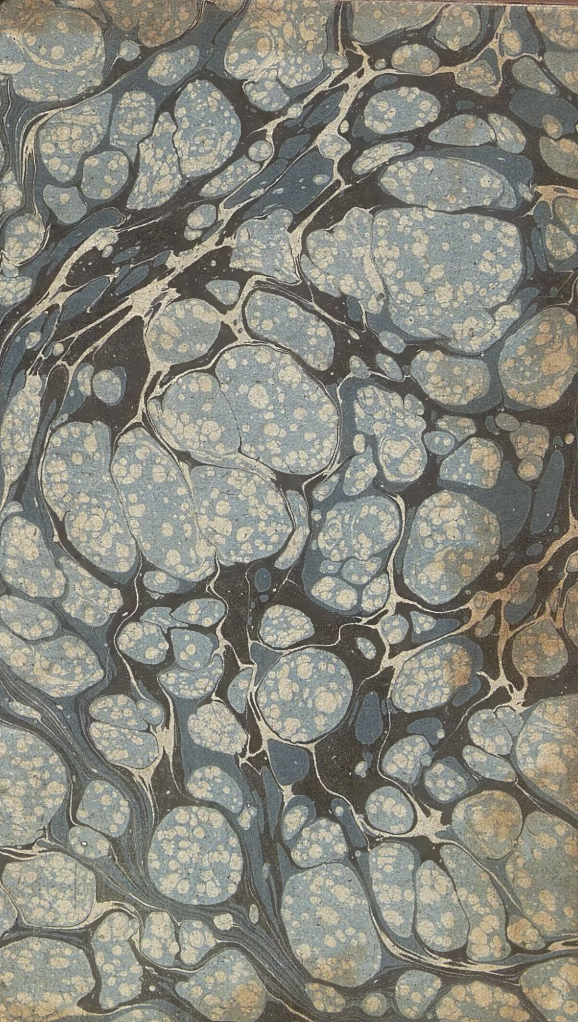
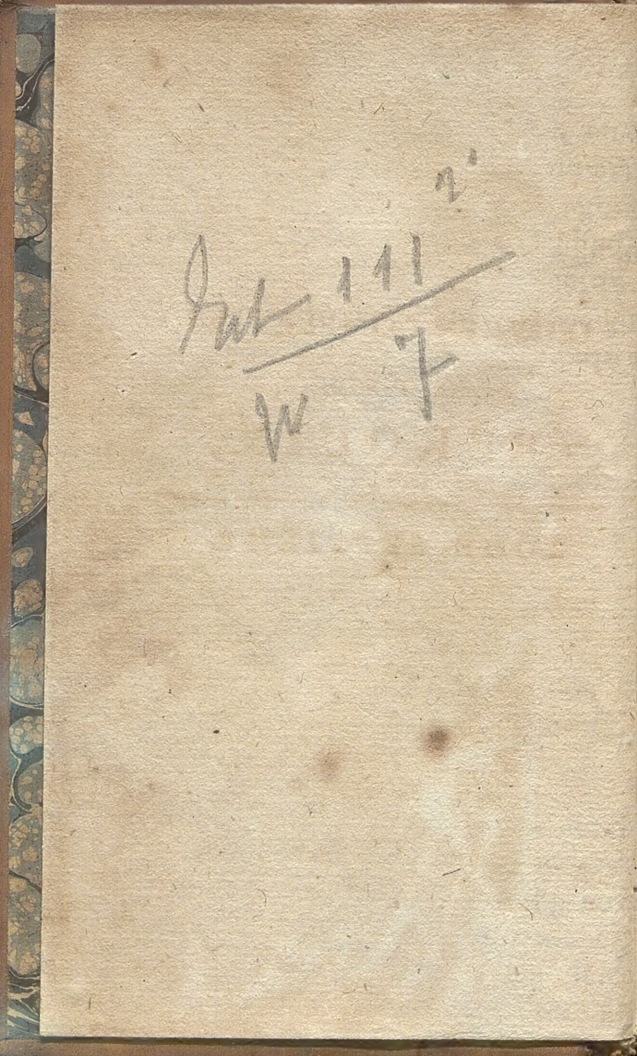







2
Inh 111
W 7

ŒUVRES COMPLETTES
DE
BERQUIN.

TOME SEPTIÈME.



Crois moi, ma chère fille, ne va pas chercher dans ton miroir l'art de paroitre meilleure . . .

C. Monnet inv. del. Dupréel sculp.

L'AMI DES ENFANS,

PAR BERQUIN;

Mis en ordre par J. J. Regnault-Warin.

[illegible]
(Horat.)

Une morale nue apporte de l'ennui;
Le conte fait passer le précepte avec lui.
(Lafontaine.)

TOME SEPTIÈME.

A PARIS,
Chez André, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, No. [illegible]

AN DIX, ([illegible])



L'AMI
DES
ENFANS,

PAR BERQUIN;

Mis en ordre par J. J. REGNAULT-WARIN.

Delectando pariterque monendo.
(HORAT.)

Une morale nue apporte de l'ennui;
Le conte fait passer le précepte avec lui
(LAFONTAINE.)

TOME SEPTIÈME.

A PARIS,
Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802.)

L'AMI DES ENFANS.

LA PHYSIONOMIE.

Monsieur d'Orville ayant un jour surpris sa fille Agathe fort occupée devant son miroir, ils eurent, à ce sujet, l'entretien suivant.

M. D'ORVILLE.

Te voilà bien parée, Agathe? tu as sans doute des visites à recevoir ou à rendre?

AGATHE.

Oui, mon papa, je dois aller passer la soirée chez les demoiselles Saint-Aubin.

M. D'ORVILLE.

J'ai cru que tu allois figurer dans quelque cercle de duchesses. A quoi bon toute cette parure, pour des amies que tu vois tous les jours?

AGATHE.

C'est que, mon papa, c'est que. . . . lorsqu'on va chez les autres, on ne doit pas être en désordre comme chez soi.

M. D'ORVILLE.

Tu es donc ordinairement en désordre, *chez toi?*

AGATHE.

Oh! non; mais vous sentez que cela doit faire une différence.

M. D'ORVILLE.

J'entends : tu veux dire qu'on doit être un peu mieux arrangée. Mais il m'a semblé, en entrant, que tu t'occupois aussi du soin de ta mine et de ton maintien. Ton miroir te dit-il que tes études t'aient réussi? (*Agathe baisse les yeux et rougit.*) Quel est donc ton dessein?

AGATHE.

Mon papa, c'est qu'on n'est pas fâchée de plaire, et. . . . . . sur-tout, qu'on ne veut pas se montrer d'une manière à faire peur.

M. D'ORVILLE.

Ah! ah! il dépend donc de nous de plaire, ou de faire peur?

AGATHE.

Non pas tout-à-fait. J'entendois par-là..... ce qu'on entend ordinairement par faire peur.

M. D'ORVILLE.

Je serois bien aise de l'apprendre. Cela peut me servir aussi, à moi.

AGATHE.

Mais, par exemple, lorsqu'on est criblé de petite-vérole, qu'on a le nez épaté, la bouche trop fendue, et les yeux chassieux. . . . . .

M. D'ORVILLE.

Graces à Dieu, tu n'as aucune de ces difformités, et tu as même une physio-

nomie assez drôle. Que te faut-il de plus pour ne pas être à faire peur, et pour plaire généralement ?

AGATHE.

Ah ! mon cher papa, je ne sais comment cela se fait ; mais il y a dans le nombre de mes amies, des mines fort jolies qui ne me plaisent guère. Il y en a d'autres, au contraire, qui me plaisent beaucoup, quoiqu'on ne les trouve pas jolies.

M. D'ORVILLE.

Peux-tu me faire confidence de tes sentimens ? Fais-moi d'abord connoître celles qui sont d'une jolie figure, et qui cependant n'ont pas le bonheur de te plaire.

AGATHE.

Cela est aisé. Je vous nommerai d'abord mademoiselle Blondel. Elle a une peau fine et blanche comme la peau d'un œuf, des yeux bleus, une bouche vermeille ; mais elle a des airs penchés qui la font paroître plus petite qu'elle ne l'est en effet. Elle tourne la tête sur son

épaule, de manière à se démonter le visage ; elle traîne ses syllabes si lentement, que ses paroles semblent ne pas tenir ensemble ; et elle vous regarde en parlant, comme si elle attendoit votre admiration pour ses sentences. Je vous nommerai ensuite mademoiselle Armand l'aînée, qui passe pour la plus belle de la ville ; mais elle a une mine si fière et si railleuse, que, lorsque nous sommes rassemblées, nous ne pouvons nous ôter de l'esprit qu'elle nous méprise, ou qu'elle se moque de nous. Pour mademoiselle Durand, la jolie brune, elle a un maintien si décidé et un ton si tranchant, qu'un garçon rougiroit...

M. D'ORVILLE.

Doucement. De ce trait là nous irions bientôt à la médisance. Nomme-moi plutôt celles qui, sans être jolies, ont su trouver grace à tes yeux.

AGATHE.

Vous connoissez bien Emilie Jansin ? La petite-vérole l'a cruellement maltrai-

tée; il lui en est même resté une tache sur l'œil gauche. Malgré cela, elle a une figure si agréable, qu'on croit y voir la bonté, la douceur et la complaisance. La cadette Armand louche tant soit peu, parce que, dans son enfance, on lui a mis une espèce de paravent sur les yeux, qu'elle a eu rouges pendant plus d'un an. Elle regarde à droite pour voir ce qui est à gauche. Eh bien ! on s'y accoutume, et nous l'aimons toutes à la folie. Elle a tant de vivacité, tant de gaîté !

M. D'ORVILLE.

Tu le vois : les avantages extérieurs, et pour m'exprimer avec plus d'étendue, une peau blanche et douce, de belles dents, un nez bien tourné, une bouche vermeille, une taille fine et dégagée ; en un mot, toutes les beautés de la figure ou de la personne ne suffisent donc pas uniquement pour plaire ? il faut encore une physionomie heureuse, et des manières engageantes.

AGATHE.

Très-certainement, mon cher papa; car autrement je ne saurois expliquer comment des personnes me plaisent, qui ne sont ni jolies, ni d'une belle taille, et comment d'autres me déplaisent avec tous ces avantages.

M. D'ORVILLE.

Mais pourrois-tu me dire pourquoi les premières ont quelque chose dans la physionomie qui nous flatte plus agréablement que les traits réguliers des secondes?

AGATHE.

Parce qu'apparemment on y découvre quelques marques du caractère, et que l'on est porté à croire que ceux qui ont un air de bonté dans les traits de la figure, doivent avoir un bon cœur.

M. D'ORVILLE.

Lorsque tu étois devant ton miroir, tu cherchois sans doute à donner à ton visage un air de bonté, pour qu'on ima-

ginât que tu as aussi de la bonté dans le caractère ?

AGATHE.

Ne vous moquez pas de moi, mon papa, je vous prie.

M. D'ORVILLE.

Ce n'est pas mon dessein. Mais tu me disois toi-même tout-à-l'heure que tu voulois plaire, et tu convenois que ce moyen est le plus sûr pour y parvenir.

AGATHE.

Certainement, oui.

M. D'ORVILLE.

Mais crois-tu qu'une pareille mine ne puisse pas être trompeuse, ou qu'on puisse se donner le talent de plaire, et le déposer ensuite à sa volonté ?

AGATHE.

Je le crois, mon papa; car je vous ai entendu dire cent fois, à vous et à d'autres personnes : Je n'aurois jamais cru de cette petite fille qu'elle eût une phy-

sionomie si menteuse. Cet homme a l'air de la probité même, et il nous a trompés. Celui-ci ou celui-là sait si bien composer son visage, qu'on jureroit qu'il possède toutes les vertus.

M. D'ORVILLE.

Mais étoit-il alors question de personnes que nous eussions vues long-temps, souvent, ou de bien près?

AGATHE.

Ah! je ne sais pas.

M. D'ORVILLE.

Ce faux jugement ne pourroit-il pas aussi provenir d'un manque de sagacité, ou de ce qu'on n'a pas assez remarqué si ces personnes ont toujours eu la même physionomie, ou si elles ne l'ont prise seulement que dans telle ou telle occasion; ou enfin, si tout en elle parle et agit d'après le même système?

AGATHE.

Que voulez-vous dire par-là, mon papa?

M. D'ORVILLE.

Si tout s'accorde bien, la figure, les yeux, le son de la voix, tous les traits du visage, que rien ne se démente et ne se contredise.

AGATHE.

Oh ! voilà bien des choses pour faire attention à tout cela ? Je croirois cependant que si je voyois quelqu'un longtemps et souvent, et que j'apportasse bien de l'attention à cette examen, je ne pourrois pas m'y tromper.

M. D'ORVILLE.

Pauvre enfant ! ne t'y fie pas.

AGATHE.

Mais au moins, je pense que je puis bien voir, dans mes amies, ce qui est affecté ou ce qui est naturel.

M. D'ORVILLE.

Ainsi, tu crois être assez instruite dans l'art de se contrefaire, et avoir assez de pénétration et de jugement pour dis-

tinguer, sur un visage, la vérité de l'hypocrisie ? Je n'en aurois jamais tant attendu d'une tête si légère.

AGATHE.

Oh ! j'ai bien remarqué dans mademoiselle Blondel, que sa petite bouche, ses grands yeux, ses tours de tête et sa voix traînante, ne sont pas naturels; et, au contraire, que la mine fière et moqueuse de mademoiselle Armand l'aînée, et les manières libres et hardies de mademoiselle Durand, n'ont rien d'affecté, parce que l'une est réellement vaine et dédaigneuse, et l'autre impudente.

M. D'ORVILLE.

Peut-être ne sont-elles pas encore assez avancées dans l'art de prendre une physionomie étrangère ? Quoiqu'il en soit, tu penses que nos aversions et nos penchans, nos vertus et nos défauts se peignent sur notre visage, et qu'on peut lire sur les traits d'une personne, comme

dans un livre, ce qu'elle est au fond de son cœur.

AGATHE.

Pourquoi pas? Je n'ai encore vu aucune personne colère, avec une physionomie douce; aucune personne envieuse, avec une physionomie riante; aucune personne d'un caractère dur, avec une physionomie tendre. Voyez seulement notre voisine, madame de Gernon, de quel œil elle regarde les gens, comme si elle voulait les dévorer, et comme elle parle d'une voix grondeuse. Toutes les fois que la vieille demoiselle d'Argenne vient chez nous, et que maman a compagnie, regardez bien comme ses yeux tournent autour d'elle, pour voir si quelque femme a quelque chose de nouveau ou de brillant dans sa parure, et de quel air de jalousie elle la parcourt toute entière de la tête aux pieds, comme si elle souffroit de son bonheur.

M. D'ORVILLE.

Franchement, on ne risque pas beau-

coup à juger sur leurs visages, que l'une est envieuse, et l'autre colère. Cependant, ne pourrait-il pas arriver quelquefois que la nature eût donné, avec des inclinations perverses, une figure prévenante, ou, au contraire, des traits ignobles avec un cœur généreux ?

AGATHE.

Je n'en sais rien. Mais j'aurois de la peine à le croire.

M. D'ORVILLE.

Et pourquoi donc ?

AGATHE.

C'est que l'on voit, à la figure d'une personne, si elle est foible ou robuste, saine ou maladive, et qu'il en doit être de même du caractère.

M. D'ORVILLE.

Je vais cependant te citer deux traits historiques, qui semblent contrarier tes idées.

« Un homme, nommé Zopire, très-habile physionomiste, se piquoit, d'après

l'examen de la conformation et de la figure d'une personne, de distinguer ses mœurs et ses passions dominantes. Ayant un jour considéré Socrate, il jugea que ce ne pouvoit être qu'un homme d'un mauvais esprit, et livré à des penchans vicieux, dont il nomma quelques-uns. Alcibiade, l'ami et le disciple de Socrate, qui connoissoit tout le mérite de son maître, ne put s'empêcher de rire du jugement du physionomiste, et de le taxer d'une profonde ignorance. Mais Socrate avoua qu'il avoit réellement reçu de la nature des dispositions à tous les vices qu'on venoit de lui reprocher, et qu'il ne s'en étoit préservé que par les efforts continuels de sa raison.

« Esope, cet esclave doué de tant d'esprit, étoit si hideux et si contrefait, que lorsqu'on l'exposa en vente, aucun de ceux qui l'eurent envisagé, ne céda à la prière qu'il leur faisoit de l'acheter, jusqu'à ce que ses réponses spirituels l'eussent fait connaître. Voilà deux exemples

qui semblent établir le contraire de ce que tu soutenois ».

AGATHE.

En vérité, cela m'étonne, par rapport à Socrate, dont je vous ai si souvent entendu parler avec admiration, et par rapport à Esope, dont j'ai lu les fables avec tant de plaisir. Je les aurois cru l'un et l'autre de la plus belle figure du monde. Mais j'en reviens encore à ce que je vous ai dit : qu'on peut être laid, et avoir cependant un je ne sais quoi de sagesse, d'esprit, ou de bonté dans la physionomie.

M. D'ORVILLE.

Tu as raison : les chagrins et les maladies peuvent déformer les traits. Mais ce n'étoit pas le cas de Socrate. Il convenoit même qu'il avait eu des inclinations vicieuses, et les traits de sa figure s'y rapportoient à merveille.

AGATHE.

Il me semble que sa réponse peut expliquer la difficulté. Il étoit né avec de

mauvais penchans ; mais comme il avoit en même temps beaucoup de raison, et qu'il vit bien que la colère, l'orgueil et l'envie étoient des vices affreux, il les combattit, et vint à bout de les vaincre. Son cœur se purgea de ses défauts ; mais sa physionomie en garda encore la trace.

M. D'ORVILLE.

Tu me paroîs bien prête à la réplique. Il y a même quelque chose de vrai dans ton raisonnement. J'aurai cependant une petite question à te faire. Supposez que mademoiselle Armand, cette petite fille orgueilleuse, dont tous les traits expriment la hauteur, l'amour-propre et le dédain, instruite par les sages représentations de ses parens, se fût bien convaincue de la folie de sa vanité, ou que des revers ou des maladies lui fissent une loi de chercher à se rendre agréable aux autres, par l'affabilité, la douceur et la complaisance, ensorte qu'elle devînt tout l'opposé de ce qu'elle est aujourd'hui; supposé qu'il en fût de même de tes

autres amies, par rapport aux défauts que tu leur reproches, ces traits d'orgueil, d'affectation et d'impudence se conserveroient-ils sur leurs figures? et lorsque, par des efforts redoublés et soutenus, elles seroient parvenues à changer leurs vices dans les vertus contraires, le même changement ne s'opéreroit-il pas dans leur physionomie.

AGATHE.

Certainement oui, mon papa.

M. D'ORVILLE.

Ainsi, la vérité pourroit bien se trouver entre nos deux raisonnemens. Socrate s'étoit livré pendant toute sa jeunesse à la folie de ses passions. Il avait même gardé long-temps son humeur colère, puisqu'il prioit ses amis de l'avertir toutes les fois qu'ils le verroient prêt à s'y livrer. Lorsque dans un âge plus mûr, il se fut instruit à l'école de la sagesse, il commença sans doute à combattre ses vices, à s'en corriger de jour en jour, et à s'élever peu à peu au plus haut degré

de perfection dans toutes les vertus morales ; mais il étoit trop tard pour corriger aussi sa physionomie. Ses fibres et ses nerfs s'étoient roidis, la beauté de son ame ne pouvoit plus percer sur sa figure. Elle étoit comme le soleil dans un ciel chargé de nuages et de brouillards. Dans l'enfance, au contraire, où les traits ont plus de souplesse et de flexibilité, les diverses affections de l'ame viennent tour-à-tour s'y peindre dans toute leur énergie. Ainsi l'expression des vertus y remplacera celle des vices, si les vertus ont remplacé les vices dans le fond du cœur. C'est comme un voile léger qui, placé tour-à-tour sur la tête d'une belle Circassienne, ou d'une négresse hideuse, laisse facilement entrevoir la beauté de l'une et la laideur de l'autre. Je ne sais si je m'explique assez clairement pour toi.

AGATHE.

Oh ! je vous ai compris à merveille, graces à vos comparaisons ; et pour vous prouver que j'en ai bien saisi l'esprit, je

veux vous en faire une à mon tour. J'ai souvent gravé, sans peine, sur un jeune arbrisseau les lettres de mon nom, ou les chiffres de l'année; mais je n'aurois pu en venir à bout sur un vieux arbre : l'écorce eût été trop dure et trop raboteuse.

M. D'ORVILLE.

Comment donc! tu m'étonnes. Mais quand ta comparaison ne seroit pas tout-à-fait exacte, il est toujours vrai que si nous ne prenons que dans un âge avancé l'habitude des vertus, nous en paroîtrons moins aimables aux yeux des autres, parce que nos traits long-temps accoutumés à peindre nos penchans vicieux, ne se prêteront qu'avec peine à l'expression de nos sentimens actuels. Et que devons-nous en conclure?

AGATHE.

Qu'il faut.... qu'il faut.....

M. D'ORVILLE.

Réfléchis bien à ton idée, avant de t'exprimer.

AGATHE.

Qu'il faut travailler de bonne heure à se donner une physionomie de vertu.

M. D'ORVILLE.

Mais si nous n'étions pas dans notre cœur ce que notre physionomie annonce, ce contraste ne se feroit-il pas remarquer? Tu disois tout-à-l'heure de mademoiselle Blondel, qu'elle n'étoit pas ce qu'elle vouloit qu'on la crût. Ainsi tu vois.

AGATHE.

Je vois qu'il faut s'efforcer d'être réellement ce qu'on veut paroître. Ainsi, par exemple, veut-on avoir l'air doux, modeste, réservé, bienfaisant? il faut combattre toutes les inclinatious qui nous empêcheroient de l'être en effet; autrement notre physionomie seroit bientôt démasquée. Est-on dans la vérité, doux, modeste, réservé, bienfaisant? les traits de notre visage le peindront aussi.

M. D'ORVILLE.

Très-bien, ma chère Agathe. Et n'est-

ce pas là une excellente recette, pour se procurer la véritable beauté, le vrai don de plaire? Combien seroient malheureux ceux à qui la nature a refusé ses charmes, si l'espérance de se donner une physionomie aimable et engageante, ne pouvoit leur faire acquérir la bonté du cœur, et les vertus les plus agréables aux yeux de Dieu et des hommes! Crois-moi, ma chère fille, ne vas pas chercher dans ton miroir l'art de paroître meilleure que tu ne le serois en effet. Mais lorsque tu te sentiras agitée de quelques passions, cours aussitôt le consulter. Tu y verras la laideur de la colère, ou de la jalousie, ou de la vanité; demande-toi alors à toi-même, si cette image peut être agréable aux regards des hommes, ou de Dieu.

AGATHE.

Oui, mon papa; votre conseil est très-sage, et je le suivrai. Mais je tirerai encore un autre avantage de vos leçons.

M. D'ORVILLE.

Et lequel ?

AGATHÉ.

Je regarderai attentivement ceux à qui j'aurai à faire, et je chercherai à découvrir sur leur physionomie ce que je dois penser sur leur compte.

M. D'ORVILLE.

Garde-t-en bien, ma fille. Le premier moyen répugne à la civilité, et ne convient guère à la modestie de ton sexe : le second seroit très-dangereux avec ta candeur et ton inexpérience. Pour démêler dans les traits d'une personne son caractère et sa pensée, il faut une longue étude, des observations répétées, et un regard très-perçant. Tu te verrois sans cesse trompée dans ta confiance, ou dans tes antipathies. L'usage du monde t'instruira par degrés. Ne tourne maintenant tes études que sur toi-même, et emploie toutes les forces de ton ame à acquérir des vertus, pour en devenir plus aimable et plus belle.

LE SERVICE INTÉRESSÉ.

MATHIEU.

Bonjour, voisin Simon. J'aurois aujourd'hui trois ou quatre petites lieues à faire, ne pourriez-vous pas me prêter votre jument ?

SIMON.

Je ne demanderois pas mieux, voisin Mathieu; mais c'est qu'il me faut porter trois sacs de bled au moulin tout-à-l'heure. Ma femme a besoin de farine ce soir.

MATHIEU.

Le moulin ne va pas d'aujourd'hui. Je viens d'entendre le meûnier dire au gros Thomas que les eaux étoient trop basses.

SIMON.

Est-il vrai ? voilà qui me dérange,

En ce cas, il faut que je coure à bride abattue chercher de la farine à la ville. Ma femme seroit d'une belle humeur, si j'y manquois.

MATHIEU.

Je puis vous sauver cette course. J'ai un sac tout prêt de bonne moûture; je suis en état de vous prêter autant de farine que vous en aurez besoin.

SIMON.

Oh! votre farine ne conviendroit peut-être pas à ma femme. Elle est si fantasque!

MATHIEU.

Quand elle le seroit cent fois plus! C'est du bled que vous m'avez vendu, le meilleur, disiez-vous, que vous eussiez touché de votre vie.

SIMON.

Eh! vraiment, l'étoit-il aussi dans mon magasin. C'est de l'excellent bled, tout celui que je vends. Voisin, vous le savez, il n'y a personne qui aime à

rendre service comme moi; mais la jument a refusé ce matin de manger la paille. Je crains qu'elle ne puisse pas aller.

MATHIEU.

N'en soyez pas inquiet; je ne la laisserai pas manquer d'avoine sur la route.

SIMON.

L'avoine est bien chère, voisin!

MATHIEU.

Il est vrai; mais qu'importe? Quand on va pour de bonnes affaires, on n'y regarde pas de si près.

SIMON.

Nous allons avoir du brouillard; les chemins seront glissans. Si vous alliez vous tordre le cou.

MATHIEU.

Il n'y a pas de danger; votre jument est sûre. Ne parliez-vous pas tout-à-l'heure de la pousser vous-même à bride abattue?

SIMON.

C'est que ma selle est en lambeaux, et que j'ai donné ma bride à raccommoder.

MATHIEU.

Heureusement j'ai une selle et une bride à la maison.

SIMON.

Votre selle n'ira jamais à ma jument.

MATHIEU.

Eh bien ! j'emprunterai celle de René.

SIMON.

Bon ! elle n'ira pas mieux que la vôtre.

MATHIEU.

Je passerai chez M. le comte. Le valet d'écurie est de mes amis ; il saura bien en trouver une qui aille, parmi vingt qu'en a son maître.

SIMON.

Certainement, voisin, vous savez que personne n'est disposé comme moi à

obliger ses amis. Vous auriez de tout mon cœur ma jument ; mais voilà quinze jours qu'elle n'a été pansée. Son crin n'est pas fait. Si on la voyoit une fois dans cet état, je ne pourrois plus en trouver dix écus quand je voudrois la vendre.

MATHIEU.

Un cheval est bientôt pansé. J'ai mon valet de ferme qui l'aura fait dans un quart-d'heure.

SIMON.

Cela peut être ; mais, à présent que j'y songe, elle a besoin d'être ferrée.

MATHIEU.

Eh bien ! n'avons-nous pas le maréchal à deux portes d'ici ?

SIMON.

Oui-dà ! un maréchal de village pour ma jument. Je ne lui confierois pas seulement mon âne. Il n'y a que le maréchal du roi au monde, pour la bien chausser.

MATHIEU.

Justement, mon chemin me conduit par la ville devant sa porte, et je n'aurai pas à me détourner d'un seul pas. (*Simon appercevant au loin son valet, il l'appele :*) François! François!

FRANÇOIS, *en s'avançant.*

Que voulez-vous, maître?

SIMON.

Tiens, voilà le voisin Mathieu qui voudroit emprunter ma jument. Tu sais qu'elle a une écorchure sur le dos, de la largeur de ma main... (*Il lui fait signe de l'œil.*) Va tout de suite voir si elle est guérie. (*François sort en lui faisant signe qu'il l'a compris.*) Je pense qu'elle doit l'être. Oh! oui. Touchez là voisin. J'aurai donc le plaisir de vous avoir obligé. Il faut s'entr'aider dans la vie. Si je vous avois refusé tout cruement; eh bien! vous m'auriez refusé à votre tour dans une autre occasion; c'est tout simple. Ce qu'il y a de bon avec moi, c'est que mes amis me trouvent tou-

jours au besoin. (*François rentre.*) Eh bien ! François, la plaie, comment va-t-elle ?

FRANÇOIS.

Comment elle va, maître ? vous disiez de la largeur de votre main ! c'est de la largeur de mes épaules, qu'il falloit dire. La pauvre bête n'est pas en état de faire un pas. Et puis, je l'ai promise à votre compère Blaise, pour voiturer sa femme au marché.

SIMON.

Ah ! mon voisin, je suis bien fâché que les choses tournent de cette manière. J'aurois donné tout au monde pour vous prêter ma jument. Mais je ne peux pas désobliger le compère Blaise. Je lui dois des journées de cheval. Vous m'en voyez au désespoir pour ce qui vous regarde, mon cher Mathieu.

MATHIEU.

J'en suis aussi désespéré pour vous, mon cher Simon. Vous saurez que je viens de recevoir un billet de l'intendant

de monseigneur, pour l'aller trouver sur le champ. Nous faisons quelques affaires à nous deux. Il m'avertit que si j'arrive à midi, il peut me faire adjuger la coupe d'une partie de la forêt. C'est à-peu-près cent louis que je gagnerai dans cette affaire, et quinze à vingt qu'il y auroit eu à gagner pour vous; car je pensois à vous employer pour l'exploitation. Mais.....

SIMON.

Comment! quinze à vingt louis, dites-vous?

MATHIEU.

Oui; peut-être davantage: cependant, comme votre jument n'est pas en état d'aller, je vais voir pour le cheval de l'autre charpentier du village.

SIMON.

Vous m'offensez; ma jument est toute à votre service. Eh, François, François! va dire au compère Blaise que sa femme n'aura pas d'aujourd'hui ma jument; que

le voisin Mathieu en a besoin, et que je ne veux pas refuser mon meilleur ami.

MATTHIEU.

Mais, comment ferez-vous, pour la farine ?

SIMON.

Oh ! ma femme peut s'en passer encore pendant quinze jours.

MATHIEU.

Et votre selle qui est en lambeaux.

SIMON.

C'est de la vieille que je parlois. J'en ai une toute neuve comme la bride. Je serai ravi que vous en ayiez l'étrenne.

MATHIEU.

Je ferai donc ferrer la jument à la ville ?

SIMON.

Vraiment, j'avois oublié que le voisin l'avoit ferrée l'autre jour pour essayer.

Il faut lui rendre justice, il s'en est tiré fort bien.

MATHIEU.

Mais, la pauvre bête a une plaie si large sur le dos, comme dit François !

SIMON.

Oh ! je connois le drôle. Il se plaît toujours à grossir le mal. Je parie qu'il n'y en a pas de la largeur du petit doigt.

MATHIEU.

Il faudroit donc qu'il la pansât un peu; car depuis quinze jours.......

SIMON.

La panser ? je voudrois bien voir qu'il y manquât un seul jour de la semaine.

MATHIEU.

Qu'il aille au moins lui donner quelque chose. Ne m'avez-vous pas dit qu'elle avoit refusé la paille ?

SIMON.

C'est qu'elle s'étoit rassasiée de foin.

Ne craignez pas, elle vous portera comme un oiseau. Le chemin est sec; nous n'avons point de brouillard. Je vous souhaite un bon voyage, et de bonnes affaires. Venez, venez monter; ne perdons pas un moment. Je vous tiendrai l'étrier.

LE DÉSORDRE

ET LA MALPROPRETÉ.

URBAIN passoit, à juste titre, pour un excellent petit garçon. Il étoit doux et officieux pour ses amis, obéissant envers ses maîtres et ses parens.

Il n'avoit qu'un défaut; c'étoit de ne prendre aucun soin de ses livres et de ses petits effets, d'être fort négligé dans sa parure, et très-sale dans ses habits.

On l'avoit souvent repris de sa négligence. Ces reproches l'affligeoient pour lui-même, et parce qu'il voyoit ses amis les lui faire avec regret. Il avoit mille fois résolu de se corriger; mais l'habitude étoit devenue si forte, que c'étoit toujours le même désordre et la même malpropreté.

Il y avoit long-temps que son papa lui avoit promis, ainsi qu'à ses frères,

de leur donner le plaisir d'une promenade sur l'eau.

Le temps se trouva un jour très-serein. Le vent étoit doux, la rivière tranquille. M. de Saint-André résolut d'en profiter. Il fit appeler ses enfans, leur annonça son projet; et comme sa maison donnoit sur le port, il prit la peine d'y aller lui-même choisir une petite chaloupe, la plus jolie qu'il put trouver.

Comme toute la jeune famille se réjouit! Avec quel empressement chacun se hâta de faire ses préparatifs pour une partie de plaisir si long-temps attendue!

Ils étoient déjà prêts, lorsque M. de Saint-André revint pour les prendre. Ils sautoient de joie autour de lui. De son côté, il étoit ravi de leur joie. Mais quelle fut sa surprise, en jetant les yeux sur Urbain, de voir l'état pitoyable de son accoutrement!

L'un de ses bas étoit descendu sur le talon; l'autre se rouloit à longs plis autour de sa jambe, qui ne représentoit pas mal une colonne torse. Sa culotte

avoit deux grands yeux ouverts à l'endroit du genou. Sa veste étoit toute marquetée de taches de graisse et d'encre; et il manquoit à son surtout la moitié du collet.

M. de Saint-André vit avec peine qu'il ne pouvoit se charger d'Urbain dans un pareil état. Tout le monde auroit eu raison de croire que le père d'un enfant si désordonné devoit être aussi désordonné lui-même, puisqu'il souffroit ce défaut dégoûtant dans son fils. Et comme il avoit des qualités plus heureuses pour se faire distinguer par ses concitoyens, il n'étoit pas excessivement jaloux de cette nouvelle renommée.

Urbain avoit bien un autre habit; malheureusement il se trouvoit alors chez le tailleur, et ce n'étoit pas pour peu de chose. Il ne s'agissoit de rien moins que d'y recoudre un pan qui s'étoit détaché. Le dégraisseur devoit ensuite en avoir pour deux ou trois jours de besogne à le remettre à neuf.

Qu'arriva-t-il,

Qu'arriva-t-il, mes amis? Vous le devinez sans peine.

Ses frères, qui avoient des habits propres, et dont tout l'équipage faisoit honneur à leur papa, montèrent avec lui dans la chaloupe. Elle étoit peinte en bleu, relevé par des bordures d'un rouge éclatant. Les rames et les banderoles étoient bariolées de ces deux couleurs. Les matelots portoient des vestes d'une blancheur éblouissante, avec de larges ceintures vertes autour de leur corps, de gros bouquets de fleurs à leur côté, de grands panaches de plumes à leurs chapeaux. Il y avoit dans le fond, près du gouvernail, trois hommes avec un hautbois, un fifre et un tambour, qui commencèrent à jouer sur les instrumens une marche guerrière, aussitôt que la chaloupe s'éloigna du bord. Le peuple assemblé sur le rivage, y répondoit par de joyeuses clameurs.

Urbain qui s'étoit fait une si grande fête de cette promenade, fut obligé de rester à la maison. Il est vrai qu'il eut le

plaisir de voir de sa fenêtre cet embarquement, de suivre de l'œil la chaloupe, dont un vent léger enfloit les voiles, et qui paroissoit voler sur la surface des eaux, et que ses frères, à leur retour, voulurent bien lui raconter tous les amusemens de leur journée, dont le seul récit les faisoit tressaillir de joie.

Un autre jour, comme il s'amusoit dans une prairie à cueillir des fleurs avec un de ses amis, pour en faire un bouquet à sa maman, il perdit une de ses boucles.

Au lieu de s'occuper à la chercher, il pria son camarade, qui restoit assis pour arranger le bouquet, de lui prêter une des siennes, parce qu'en marchant sur les oreilles pendantes de son soulier, il avoit déja trébuché deux ou trois fois.

Son ami lui prêta volontiers sa boucle. Urbain, pressé de courir, l'attacha si négligemment, qu'au bout d'un quart d'heure elle étoit déjà hors de son pied.

Ils se trouvèrent fort embarrassés

quand il fut question de rentrer au logis. La nuit étoit venue, et l'herbe étoit si haute, qu'un agneau se seroit caché sous son épaisseur. Le moyen d'y retrouver dans l'obscurité quelque chose d'aussi petit! Ils s'en retournèrent clopin clopinant, s'appuyant l'un sur l'autre, et tous les deux fort tristes, Urbain surtout qui, doué d'un caractère trés-sensible, avoit à se reprocher d'exposer son ami à la colère de ses parens.

Le lendemain il se présenta devant toute sa famille assemblée avec une seule boucle pour ses deux souliers. Triste coup-d'œil pour un père, qui voyoit par là combien ses leçons avoient été vainement prodiguées!

M. de Saint-André payoit tous les dimanches une petite pension à ses enfans, pour leur donner le moyen de satisfaire aux fantaisies de leur âge, et surtout à leur générosité. Les frères d'Urbain avoient le plaisir de l'employer à un usage si doux. Mais pour lui sa pension ne lui passoit presque jamais dans les

mains, parce que son père la retenoit, tantôt pour lui acheter des boutons de manche, un col, ou son chapeau qu'il avoit égarés, tantôt pour lui faire détacher ses habits et réparer leur désordre.

Une boucle d'argent est d'un certain prix. Ce n'étoit pas tout encore ; il avoit perdu celle de son camarade, et il falloit l'en dédommager tout de suite. Mais comment ? Ses pensions de la semaine n'auroient pu y suffire de plus de trois mois.

Heureusement son père lui avoit fait apprendre à écrire, et, pour me servir de l'expression commune, il avoit une assez jolie main.

C'étoit le seul travail où il pût gagner quelque chose. Je dois convenir, à sa louange, qu'il se prêta de fort bonne grace à l'arrangement qui lui fut proposé.

Le père de son ami étoit un avocat célèbre, qui donnoit tous les jours un grand nombre de consultations. M. de Saint-André lui offrit de les lui faire

mettre au net par Urbain, jusqu'à ce qu'il eût gagné de quoi payer la boucle de son ami, qu'il avoit perdue.

Urbain passoit les heures de ses récréations à copier des écrits de procédures fort ennuyeux et tout griffonnés, tandis que ses frères alloient se promener à la campagne, ou qu'ils s'amusoient avec leurs camarades à jouer dans le jardin.

Oh ! combien il soupira de son étourderie, et combien, dans un petit nombre de jours, elle lui fit perdre de plaisirs !

Il eut le temps de faire bien des réflexions sur lui-même, et de former, pour l'avenir, de bonnes résolutions, que son expérience lui a fait suivre fidèlement. Si je vous le montrois, mes chers amis, en voyant l'air de propreté qui règne aujourd'hui dans sa parure, et l'arrangement qu'il observe dans tout ce qui lui appartient, vous ne croiriez jamais que c'est la même personne dont je viens d'écrire l'histoire pour vous instruire, autant que pour vous amuser.

LE BOUQUET

QUI NE SE FLÉTRIT JAMAIS.

AGATHE.

Eh! bon jour, ma chère Eugénie. C'est une excellente idée que tu as eue de venir me voir aujourd'hui.

EUGÉNIE.

Maman vient de me permettre de passer tout le reste de la soirée avec toi.

AGATHE.

J'en suis bien charmée; le temps est si beau! Il me semble que nos amis nous en deviennent plus chers quand la nature est riante.

EUGÉNIE.

Je le sens aussi. Tiens, donne-moi la main. Comme nous allons jaser et courir ensemble!

AGATHE.

Veux-tu commencer par faire quelques tours dans le bosquet ?

EUGÉNIE.

Vraiment oui, c'est fort bien pensé. Nous pourrons y causer plus à notre aise.

AGATHE.

Je te demande seulement la permission de m'asseoir quelquefois pour travailler à mon ouvrage.

EUGÉNIE.

A la bonne heure. Je t'aiderai même si tu veux.

AGATHE.

Oh ! non, je te remercie. Je ne voudrois pas qu'il y eût un seul point d'une autre main que de la mienne.

EUGÉNIE.

Je vois que c'est pour en faire un cadeau.

AGATHE.

Tu l'as deviné.

EUGÉNIE.

Et l'ouvrage presse donc beaucoup ?

AGATHE.

Tu sais que c'est le quatre de ce mois le jour de sainte Rosalie. Je ne me consolerois de ma vie, si ce tablier de filet n'étoit fait pour ce jour-là.

EUGÉNIE.

Rosalie, dis-tu ? Je ne connois personne de ce nom-là parmi toutes les demoiselles de notre société.

AGATHE.

C'est pour une de mes amies particulières. Oh ! une tendre et excellente amie, à qui je dois peut-être tout mon bonheur.

EUGÉNIE.

Et comment cela, s'il te plaît, ma chère Agathe ? Je meurs d'envie de le savoir.

AGATHE.

Dis-moi, Eugénie, n'as-tu pas remar-

qué, depuis ton retour, un grand changement dans mon caractère ?

EUGÉNIE.

Puisque tu veux que je te le dise, j'en conviendrai franchement avec toi ; je ne te reconnois plus. Comment as-tu fait pour changer à ce point ? Lorsque je te quittai, il y a quinze mois, pour aller passer un an chez ma tante, tu étois vaine et acariâtre. Tu offensois sans pitié tout le monde ; et la moindre familiarité te paroissoit un outrage. Aujourd'hui, tes manières sont simples et prévenantes. Tu as un air de complaisance et d'affabilité qui te gagne tous les cœurs. Je t'avouerai que moi-même, je t'aime cent fois plus que je ne t'aimois alors. Tu prenois quelquefois des airs de hauteur qui me révoltoient. Il me venoit à chaque instant l'idée de rompre avec toi ; au lieu qu'à présent je goûte un plaisir inexprimable dans ton entretien. Et ce qui achève de me ravir, c'est que tu as l'air d'être beaucoup plus heureuse.

AGATHE.

Je le suis aussi, ma chère amie. Ah! j'étois bien à plaindre dans le temps dont tu parles. Je ſaisois également le désespoir de ma famille et de tous ceux qui s'intéressoient à mon bonheur. La pauvre demoiselle Brochon, surtout, que je la faisois souffrir! Elle pourtant qui m'aimoit avec tant de tendresse, qui remplissoit si bien la parole qu'elle avoit donnée à maman le jour de sa mort, de tenir sa place auprès de moi, de me porter tout l'amour d'une mère.

EUGÉNIE.

Il faut convenir que tu ne pouvois pas tomber en de meilleures mains pour recevoir une éducation distinguée. Il n'est point de parens qui ne souhaitassent de la voir auprès de leur fille.

AGATHE.

Tu ne sais pas encore tout ce que je lui dois. Je veux te le raconter. C'est l'histoire d'une matinée qni restera toujours

gravée dans mon souvenir. Le quatre de ce mois, il y aura un an, c'étoit le jour de sa fête ; je m'éveillai d'assez bonne heure. Elle dort encore, me dis-je en moi-même ; je veux la surprendre avant qu'elle ne se lève. Je m'habillai toute seule ; je pris la corbeille qu'une aimable petite demoiselle m'avoit donnée au premier jour de l'an (*Elle serre la main d'Eugénie*), et je courus dans le jardin pour la remplir de fleurs, que je voulois répandre sur le lit de mademoiselle Brochon. Je me glissai en cachette le long de la charmille, et j'arrivai, sans que personne m'eût apperçue, au petit bosquet de rosiers, où je cueillis trois des plus belles roses qui venoient de s'épanouir. Il me falloit encore du chèvrefeuille, du jasmin et du myrthe. J'allois pour en cueillir autour du berceau qui termine la grande allée. Tout-à-coup, en passant devant l'ouverture, j'apperçois en un coin du berceau mademoiselle Brochon à genoux, la tête cachée dans ses mains. Je tâchai de m'en retourner doucement sur la

pointe des pieds; mais elle avoit entendu le bruit de mes pas. Elle se releva précipitamment, tourna la tête, m'apperçut, et me cria de venir la trouver.

Elle n'avoit pas eu le temps de bien essuyer ses larmes. Je vis que ses yeux en étoient encore mouillés; mais ce n'étoient pas de ces larmes douces, comme je lui en avois souvent vu répandre au récit de quelque action généreuse de bienfaisance ou de droiture. Malgré l'air d'amitié dont elle me recevoit, il me sembla remarquer sur son visage des traces de douleur.

Elle me prit doucement cette main dans une des siennes, et passa l'autre autour de moi. Nous fîmes de cette manière deux tours d'allées, sans qu'elle me dit un seul mot. De mon côté, je n'osois ouvrir la bouche, tant j'étois interdite par son silence.

Elle me pressa ensuite plus étroitement contre son sein, et me regardant avec un air attendri, en jetant un coup-d'œil sur les fleurs dont ma corbeille étoit remplie :

remplie : Je vois, ma chère Agathe, me dit-elle, que vous avez pensé de bonne heure à ma fête. Cette attention délicate me feroit oublier les tristes pensées dont j'étois occupée en ce moment à votre sujet, si le soin de votre bonheur n'y étoit attaché. Oui ma chère amie, n'attribuez qu'à ma tendresse pour vous ce que je vais vous dire ; il me tarde d'en avoir déchargé mon cœur, pour l'ouvrir ensuite tout entier aux nouveaux sentimens que je vous dois pour le bouquet que vous me préparez.

J'étois tremblante et muette pendant qu'elle m'adressoit ce discours. C'étoit comme si ma conscience m'eût parlé tout haut par la bouche.

Vous qui avez reçu de la nature, continua-t-elle, des dispositions si bien cultivées par les exemples et les instructions de votre maman, pourquoi voulez-vous les pervertir par un défaut capable d'empoisonner lui seul les plus excellentes qualités. Je ne vous le nommerai point, après ce que je viens de vous

dire ; son nom vous inspireroit peut-être trop d'horreur contre vous-même, et je ne veux pas vous mortifier. Il suffit que votre cœur vous le nomme en secret, et je crois vous connoître assez, pour être sûre que vous emploierez les plus nobles efforts à le détruire.

N'allons point chercher des temps trop reculés. Faisons seulement l'examen de la conduite que vous avez tenue dans la journée d'hier. C'est elle qui m'avoit plongée dans la tristesse où vous venez de me surprendre.

Vous souvenez-vous du ton d'emphase que vous prîtes à déjeûner, pour étaler vos connoissances dans l'histoire ? vous rappelliez des événemens assez instructifs pour qu'on vous eût écouté avec intérêt, si l'on ne vous eût vue trop enflée du desir d'exciter l'admiration ; vous aviez l'air si satisfait de vous-même, que l'on craignit de vous donner des éloges, de peur d'ajouter à votre vanité. Souvenez-vous en même temps de l'attention qu'on prêtoit à l'aimable petite Adélaïde ;

comme tout le monde étoit enchanté des graces simples et naturelles de son récit, de l'air modeste dont elle rougissoit de paroître si bien instruite. Je vous voyois pâlir de dépit et d'envie, je voyois rouler dans vos yeux des larmes de rage, que vous cherchiez vainement à dérober, tandis que toute la compagnie se réjouissoit intérieurement de vous voir humiliée.

L'après-midi, quand, d'un air de triomphe, vous vîntes montrer votre cahier d'écriture, et qu'on se le faisoit passer froidement de main en main, sans vous donner les louanges que vous sembliez commander, comme vous le reprîtes d'un air d'humeur et de colère.

Enfin le soir, lorsqu'en accompagnant Adélaïde sur le clavecin, les fausses mesures que peut-être faisiez-vous exprès, la déroutoient dans son chant, elle vous pria doucement à l'oreille de toucher un peu plus juste, quelle mine hideuse vous fîtes alors à votre amie!

Ah! de grace, n'achevez pas, m'écriai-je en fondant en larmes; car ces pa-

roles m'avoient pénétrée jusqu'au fond du cœur.

C'étoit la vanité, repris-je, ce vice que vous n'osiez pas me nommer; jamais je n'avois senti si vivement combien il est affreux.

Je ne pus en dire davantage; mais elle vit bien ce qui se passoit dans mon cœur. Ses bras agités me pressèrent contre son sein avec une tendresse que je ne saurois te peindre. Je sentois ses larmes couler sur mon visage, tandis que ses yeux étoient tournés vers le ciel.

L'éloquence de cette prière muette acheva de me troubler. Nous étions venues, sans nous en appercevoir, au pied de l'ormeau que voici. Nous étions debout auprès de ce banc de verdure. Je m'y laissai tomber à demi évanouie. Elle me prodigua les plus tendres secours, et ranima, par ses caresses, mes esprits abattus.

Comme nous étions prêtes à rentrer à la maison, je lui dis en l'embrassant: Séchez vos larmes, ma bonne amie, ce

sont aujourd'hui les dernières que vous aurez à répandre sur mes défauts.

Ma chère Agathe, me répondit-elle, vous ne pouviez me causer une plus grande joie pour le jour de ma fête, que par cette noble résolution; c'est le bouquet le plus propre à nous parer l'un et l'autre, et j'espère qu'il ne se flétrira jamais.

Peu à peu nous devînmes toutes les deux plus tranquilles. Elle me fit remarquer le repos délicieux de la matinée. Mon cœur soulagé se trouvoit en état de goûter les charmes d'un beau jour.

Je sentis alors combien il est doux de trouver ce calme en soi-même. Je lui demandai ses conseils pour entretenir mon cœur dans cette riante sérénité. Deux heures s'écoulèrent ainsi rapidement dans un entretien d'amitié, de confiance, et d'instructions touchantes.

Mon papa, sans m'en avertir, avait fait préparer une petite fête. Nous la célébrâmes avec toute la joie dont nos cœurs venoient de se remplir. C'est de-

puis ce jour, ma chère amie, que j'ai commencé à me guérir d'un défaut si insupportable aux autres et à moi-même. Je te laisse maintenant à penser, si je puis oublier, quand ce jour revient, de marquer ma tendre reconnoissance à la digne amie qui en a fait l'époque de mon bonheur.

EUGÉNIE.

O ma chère Agathe, heureusement j'ai du temps encore? Je veux lui préparer aussi mon bouquet, pour avoir su doubler le plaisir que je sentois à t'aimer.

NARCISSE
ET HYPOLITE.

NARCISSE et Hypolite, à-peu-près du même âge, étoient amis dès la plus tendre enfance. Les maisons de leurs parens étant voisines, ils avoient occasion de se voir tous les jours.

M. de Choisi, père de Narcisse, occupoit une place distinguée dans la magistrature, et jouissoit d'un immense revenu. Le père d'Hypolite, au contraire, nommé M. de Merville, ne possédoit qu'une fortune bornée, mais il vivoit content; et toutes ses vues tendoient à rendre son fils heureux par les avantages d'une sage éducation, puisqu'il ne pouvoit lui laisser de grandes richesses. Il choisit, pour cet objet, les moyens les plus dignes de sa prudence.

Hypolite avoit à peine atteint l'âge de neuf ans, qu'il étoit formé à tous les

exercices du corps, et que son esprit étoit enrichi de plusieurs connoissances utiles. Comme il étoit toujours dans le travail et le mouvement, il avoit acquis une santé robuste; et content de lui-même, heureux de la tendresse de ses parens, il ne respiroit qu'une douce gaieté, dont l'impression se répandoit sur tous ceux qui avoient le bonheur de vivre auprès de lui.

Son petit voisin Narcisse le sentoit bien, et du moment qu'il n'étoit plus avec Hypolite, il ne savoit à quoi s'amuser.

Pour se délivrer de l'ennui qui le tourmentoit, il mangeoit continuellement sans avoir faim, buvoit sans soif, et s'assoupissoit sans besoin de sommeil. Aussi ne se passoit-il pas un seul jour qu'il n'éprouvât des langueurs d'estomac, ou des douleurs de tête violentes.

M. de Choisi avoit, comme M. de Merville, le tendre projet de faire le bonheur de son fils. Mais il avoit pris

malheureusement, pour y parvenir, des moyens tout-à-fait opposés.

Narcisse, dès le berceau, avoit été élevé dans la mollesse. Il avoit toujours derrière lui un domestique pour lui avancer un fauteuil lorsqu'il vouloit changer de place. On l'habilloit et on le déshabilloit, comme s'il avoit été privé de l'usage de ses mains. Il sembloit que tous ceux qui l'entouroient, fussent chargés de respirer pour lui, et qu'il ne vécût point par lui-même.

Lorsqu'Hypolite, en veste légère de toile, aidoit son père à cultiver, pour son amusement, un petit jardin, Narcisse, en bel habit brodé, se faisoit traîner dans un carrosse, pour rendre des visites avec sa maman.

S'il alloit quelquefois se promener à la campagne, et qu'il voulût s'asseoir dans une prairie, on avait soin d'étendre sous lui les coussins de la voiture, de peur qu'il ne s'enrhumât sur le gazon.

Accoutumé à voir prévenir ses moindres fantaisies, tout ce qui s'offroit à ses

yeux, excitoit un moment ses desirs. Et plus on s'empressoit à les satisfaire, plutôt il en étoit dégoûté.

Pour lui épargner le plus leger sujet d'humeur, sa mère avoit ordonné à tous ses domestiques de respecter jusqu'aux caprices de son fils. Cette lâche condescendance l'avoit rendu si fantasque et si impérieux, qu'il étoit devenu un objet de haine et de mépris pour tous les gens de la maison.

Après ses parens, Hypolite étoit le seul qui l'aimât, et qui supportât patiemment ses boutades. Il avoit l'art de ployer son humeur, et de le rendre même joyeux comme lui.

Comment fais-tu donc pour être toujours si gai, lui un jour M. de Choisi?

Comment je fais, lui répondit-il? Je n'en sais trop rien. Cela vient de soi-même. Mon papa me dit cependant qu'on n'est jamais parfaitement heureux, si l'on ne sait mêler le travail aux plaisirs. Je l'ai bien éprouvé lorsqu'il vient des étrangers à la maison, et que, pour

leur faire fête, tous nos travaux sont suspendus; je ne m'ennuie jamais que ces jours là. C'est ce mélange d'exercices et d'amusemens qui fait aussi que je me porte toujours bien. Je ne crains ni les vents, ni la pluie, ni les ardeurs du midi, ni les fraîcheurs du soir; et j'ai déja labouré une partie de mon jardin, lorsque le pauvre Narcisse est encore enseveli dans son lit.

M. de Choisi poussa un soupir; et ce jour même il alla consulter M. de Merville sur les moyens qu'il falloit prendre pour rendre son fils aussi sain et aussi gai qu'Hypolite.

M. de Merville se fit un plaisir de répondre à ses questions, et il lui exposa le plan qu'il avoit suivi.

Les forces de l'esprit et celles du corps, lui dit-il, doivent être également exercées, si l'on ne veut qu'elles ne deviennent aussi inutiles que ces trésors enfouis dans la terre et ignorés de leurs possesseurs. On ne peut rien imaginer de plus contraire au bonheur et à la santé des en-

fans, que de les porter à la pusillanimité, en les accoutumant à la mollesse, et de céder, par une cruelle complaisance, à leurs bizarres et tyranniques volontés. A quelle contrariété n'est pas exposé, pour toute sa vie, un homme qui est accoutumé, dès l'enfance, à voir flatter toutes ses folles imaginations, lorsque, dans le nombre des vœux les plus ardens de son cœur, à peine en verra-t-il un seul s'accomplir, et qu'il sera réduit à murmurer lâchement contre sa destinée, quand il devroit le plus souvent remercier le ciel de la résistance qu'il oppose à ses vœux insensés? Il ajouta avec un mouvement de joie inexprimable, qu'Hypolite ne seroit certainement pas cet homme malheureux.

M. de Choisi fut frappé de ce discours, et il résolut de conduire son fils au bonheur par la même voie.

Hélas! il étoit trop tard. Narcisse avoit déjà douze ans, et son ame, dès long-temps énervée, étoit hors d'état de soutenir les efforts qui fatiguoient tant

soit

soit peu sa foiblesse. Sa mère, aussi foible que lui, supplioit son époux de ne pas tourmenter leur bien-aimé. Son époux, lassé de ces supplications, abandonna le sage projet qu'il avoit conçu, et le bien-aimé s'enfonça de plus en plus dans sa funeste mollesse.

Le dépérissement de son corps et la dégradation de son ame augmentèrent dans une égale proportion, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de quinze ans. Ses parens l'envoyèrent alors à Paris, pour prendre ses grades en philosophie, et de-là passer à l'étude du droit. Hypolite devoit entrer dans la même carrière : il suivit son jeune ami.

J'ai oublié de dire qu'Hypolite, dans les diverses connoissances qu'il avoit acquises, n'avoit eu d'autres maîtres que son père. Narcisse avoit eu autant de maîtres qu'il y a de connoissance à acquérir; et il en avoit passablement retenu quelques termes. C'étoit là le fruit de toutes ses études.

L'esprit d'Hypolite, au contraire,

étoit comme un vaste jardin bien aéré, et de toutes parts exposé aux rayons bienfaisans du soleil, où se fécondoient rapidement, par une heureuse culture, les semences qu'on y avoit répandues. Riche déjà d'instructions, il en desiroit avidement de nouvelles. Son application et sa bonne conduite offroient des modèles d'émulation à ses camarades. La douceur de son ame, la vivacité de son esprit, et l'enjouemeut de son caractère, inspiroient l'attrait le plus vif pour sa société. Tous l'aimoient, tous aspiroient à devenir ses amis.

Narcisse, dans les premiers temps, s'étoit fait une joie de loger avec lui. Bientôt, son orgueil humilié de la considération qu'Hypolite avoit acquise, ne put lui permettre d'en être plus longtemps le témoin. Il s'en sépara sur un prétexte frivole.

Livré à lui-même et blasé dans ses goûts, il soupiroit après le plaisir, et il saisissoit inconsidérément tout ce qui

paroissoit lui en offrir la trompeuse image.

Je n'entreprendrai point de vous dire combien de fois il eut à rougir de lui-même, et comment, d'étourderie en étourderie, il tomba dans les derniers égaremens. Il vous suffira de savoir qu'il retourna dans la maison paternelle avec un principe de mort dans le sein, qu'il languit six mois sur un lit de douleur, et qu'il expira dans une cruelle agonie.

Hypolite, tendrement regretté de ses professeurs et de ses camarades, étoit rentré chez ses parens, chargé d'un trésor de lumière et de sagesse. Avec quels transports il fut reçu de sa famille! O enfans; que c'est une douce chose de se faire aimer, et de sentir au fond de son cœur qu'on est digne de cette bienveillance universelle!

Sa mère s'estimoit la plus heureuse de toutes les femmes. Son père ne le regardoit qu'avec des yeux baignés de larmes de joie.

Un emploi considérable, qui vint à vaquer dans sa patrie, lui fut conféré d'après le vœu unanime de ses concitoyens, et satisfit le desir ardent qu'il avoit de se rendre utile à leur bonheur.

Il en jouit comme eux-mêmes, et il vit partager ses sentimens généreux à ses parens, qui coulèrent dans l'abondance une vieillesse honorable. Il se plaisoit à leur rendre, avec usure, les soins qu'il en avoit reçus. Une épouse, belle et vertueuse, des enfans semblables à lui, achevèrent de combler sa félicité. Lorsqu'on parloit d'un homme heureux et digne de l'être, son nom se présentoit toujours le premier.

L'ÉCOLE MILITAIRE,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR, LE DIRECTEUR,	*de l'école.*
EUGÈNE, *fils du Gouverneur*, ÉDOUARD DE BELLECOMBE, ROGER, THÉODORE,	*jeunes élèves.*

La scène se passe dans l'appartement du Gouverneur.

L'ÉCOLE MILITAIRE,

DRAME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GOUVERNEUR, LE DIRECTEUR.

(*Le Gouverneur travaille assis devant un bureau.*)

LE DIRECTEUR, *frappant à la porte, et l'entr'ouvrant.*

Monsieur le Gouverneur, oserois-je vous interrompre pour un moment ?

LE GOUVERNEUR.

Entrez, monsieur : vous savez que toutes mes heures appartiennent aux devoirs de ma place.

LE DIRECTEUR.

Je viens vous instruire d'une chose assez étrange qui se passe depuis quelques jours dans l'école.

LE GOUVERNEUR.

Qu'est-ce donc, je vous prie? Vous m'effrayez.

LE DIRECTEUR.

Rassurez-vous, monsieur. Mon rapport doit vous inspirer plus d'intérêt que d'alarmes. Que pensez-vous de notre dernier élève, le jeune Edouard de Bellecombe?

LE GOUVERNEUR.

Depuis dix jours qu'il est ici, je n'ai pas encore eu le temps de le connoître. Tout ce que je puis en dire, c'est que lorsqu'on me l'a présenté, j'ai remarqué dans sa physionomie un caractère de noblesse et d'élévation qui m'a prévenu en sa faveur. Est-ce que ses maîtres seroient mécontens de lui?

LE DIRECTEUR.

Bien au contraire; ils donnent tous les plus grands éloges à son assiduité. La justesse et la force de son esprit les étonnent. Il est entré ici plus instruit que la plupart des élèves ne le sont après trois ans d'études. Il n'y a que ses camarades et moi qui pourrions avoir quelque sujet de nous plaindre de sa conduite.

LE GOUVERNEUR.

Comment, vous, monsieur? J'en suis affligé.

LE DIRECTEUR.

Je le suis moins pour moi que pour lui-même. Je ne sais ce qui se passe dans son cœur; mais il faut qu'un sentiment profond l'occupe tout entier. J'ai employé mille efforts pour le découvrir. Ma pénétration se trouve toujours en défaut.

LE GOUVERNEUR.

Pourrois-je vous demander sur quoi portent vos observations?

LE DIRECTEUR.

Je viens vous instruire d'une chose assez étrange qui se passe depuis quelques jours dans l'école.

LE GOUVERNEUR.

Qu'est-ce donc, je vous prie? Vous m'effrayez.

LE DIRECTEUR.

Rassurez-vous, monsieur. Mon rapport doit vous inspirer plus d'intérêt que d'alarmes. Que pensez-vous de notre dernier élève, le jeune Edouard de Bellecombe?

LE GOUVERNEUR.

Depuis dix jours qu'il est ici, je n'ai pas encore eu le temps de le connoître. Tout ce que je puis en dire, c'est que lorsqu'on me l'a présenté, j'ai remarqué dans sa physionomie un caractère de noblesse et d'élévation qui m'a prévenu en sa faveur. Est-ce que ses maîtres seroient mécontens de lui?

LE DIRECTEUR.

Bien au contraire; ils donnent tous les plus grands éloges à son assiduité. La justesse et la force de son esprit les étonnent. Il est entré ici plus instruit que la plupart des élèves ne le sont après trois ans d'études. Il n'y a que ses camarades et moi qui pourrions avoir quelque sujet de nous plaindre de sa conduite.

LE GOUVERNEUR.

Comment, vous, monsieur? J'en suis affligé.

LE DIRECTEUR.

Je le suis moins pour moi que pour lui-même. Je ne sais ce qui se passe dans son cœur; mais il faut qu'un sentiment profond l'occupe tout entier. J'ai employé mille efforts pour le découvrir. Ma pénétration se trouve toujours en défaut.

LE GOUVERNEUR.

Pourrois-je vous demander sur quoi portent vos observations?

LE DIRECTEUR.

Le voici, monsieur. Il est très-ardent à l'étude, et rien ne peut le détourner de ses travaux. Mais dans les heures de relâche, il est froid, sombre et silencieux au milieu de ses camarades. J'en ai mis auprès de lui deux des plus éveillés pour le réjouir. Il est sensible à leurs empressemens; il y répond même avec politesse: mais tout leur feu ne sauroit l'échauffer. Il s'élève contre eux un mur de glace. Oui, non, messieurs, et d'autres monosyllabes de ce genre, sont toutes ses réponses à leurs questions.

LE GOUVERNEUR.

Cette mélancolie est apparemment une suite de la douleur qu'il a éprouvée en se séparant de sa famille.

LE DIRECTEUR.

C'est l'explication qui me paroît la plus naturelle. Cependant voilà dix jours entiers qu'il est dans cet état. Un enfant

de douze ans est-il susceptible d'une impression aussi durable ?

LE GOUVERNEUR.

Oui ; mais un enfant d'un aussi grand caractère que sa physionomie l'annonce.

LE DIRECTEUR.

N'importe. Si la sensibilité de cet âge est vive, elle est aussi passagère. Depuis que je suis dans cette école, j'ai vu tous ceux à qui leur éloignement de la maison paternelle causoit les plus vifs regrets, se prêter avec le plus de facilité aux soins aimables que leurs camarades se donnent pour les distraire. Quoi qu'il en soit des sentimens d'Edouard pour ses parens, que diriez-vous de ce qu'il me reste encore à vous apprendre à son sujet ?

LE GOUVERNEUR.

Vous enflammez ma curiosité. Je n'attends rien de lui que d'extraordinaire.

LE DIRECTEUR.

Croiriez-vous qu'il n'a voulu prendre

encore à ses repas qu'un peu de potage, du pain sec et de l'eau? Un criminel ne peut être condamné à des privations plus austères, qu'Edouard ne s'en impose de lui-même.

LE GOUVERNEUR.

Que me dites-vous? Cet enfant auroit dû naître à Sparthe.

LE DIRECTEUR.

D'accord; mais ici, où il ne faut affecter aucune singularité, où l'apprentissage d'un militaire est de se soumettre aveuglément à la subordination générale, j'ai craint que son exemple ne pût avoir quelque danger pour les autres. Dix fois j'ai voulu l'engager ou le contraindre à manger de ce qui lui étoit présenté. Il ne répondoit à mes instances ou à mes ordres, qu'en tournant vers moi des yeux baignés de larmes touchantes.... (*Il se détourne.*) Pardonnez, monsieur, je crois que je pleure moi-même.

LE GOUVERNEUR.

Je me sens aussi tout ému de votre

récit.

récit. Cependant cette désobéissance est coupable, et ne doit pas demeurer impunie. S'il s'y obstine davantage, quel qu'en soit le motif, il ne peut pas rester dans cette maison. Le premier fondement d'une école militaire, est la soumission la plus exacte aux ordres des maîtres et des supérieurs.

LE DIRECTEUR.

Voilà ce que je craignois, et ce qui m'a fait différer si long-temps de vous instruire. J'espérois vaincre sa résolution; mais je l'ai trouvé aussi ferme que son cœur est impénétrable.

LE GOUVERNEUR.

Est-il possible qu'à son âge on ait assez d'empire sur ses sentimens, pour les dérober à des regards aussi exercés que les vôtres!

LE DIRECTEUR.

C'est, comme vous le disiez tout-à-l'heure, un digne Spartiate. Ses manières, quoique dépouillées d'orgueil et mêlées de douceur, sont aussi impo-

santes que ses discours sont précis. Tel est, j'ose le dire, le respect qu'il inspire pour son secret, qu'on s'étonne de sa résistance, sans l'accuser d'obstination.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! je veux le sonder moi-même. Le portrait que vous m'en faites ajoute à la haute opinion que j'en avois conçue. Si je puis le porter à une confidence, je suis persuadé qu'elle me dédommagera de la peine que j'aurai prise à l'obtenir.

LE DIRECTEUR.

Les prières, les menaces, l'adresse, j'ai tout employé vainement contre lui. Je doute que vos tentatives aient plus de succès, quoique je le desire avec ardeur. Je crois sentir que je vous en devrai de la reconnoissance.

LE GOUVERNEUR.

Je veux d'abord interroger les deux élèves que vous lui avez attachés plus particulièrement. Peut-être seront-ils en état de me fournir quelques lumières. Qui sont-ils ?

LE DIRECTEUR.

Roger et Théodore. Mais M. Eugène, votre fils, pourroit encore mieux vous instruire.

LE GOUVERNEUR.

Comment? est-ce qu'Edouard l'a intéressé?

LE DIRECTEUR.

Il s'en occupe, je crois, plus que de lui-même. J'ai observé qu'il l'étudioit en silence. Il ne vous en a donc pas encore entretenu?

LE GOUVERNEUR.

Non; mais je lui sais bon gré de sa réserve, autant que de son attention. Elle m'annonce une sympathie secrète avec le caractère qui l'a frappé. Vous me feriez plaisir, monsieur, de me les amener tous les trois.

LE DIRECTEUR.

J'aime mieux vous les envoyer; ma présence les gêneroit peut-être. Vous en serez plus libre avec eux.

LE GOUVERNEUR.

Vous avez raison. Je vous serois également obligé de me faire venir Edouard aussitôt qu'ils seront sortis. (*Le directeur sort. Le gouverneur le reconduit jusqu'à la porte.*)

SCÈNE II.

LE GOUVERNEUR.

Je ne sais comment expliquer ce mystère. Il est naturel qu'Edouard ait du chagrin d'avoir quitté ses parens. Un enfant d'une si grande espérance devoit leur être bien cher, et recevoir bien des marques de leur tendresse ! Mais que rien n'ait pu encore adoucir sa douleur depuis dix jours, au milieu d'une jeunesse vive et ardente, occupée de tous les moyens de le distraire et de l'égayer ; qu'il refuse de prendre tout autre aliment que du pain et de l'eau, voilà ce que je ne

puis concevoir. Le service de la table se fait avec propreté, et ne peut lui causer aucun dégoût. D'ailleurs, il n'étoit pas accoutumé à une nourriture délicate. Son père, en me l'envoyant, m'a écrit qu'il n'étoit pas riche, et qu'il étoit chargé d'une nombreuse famille. Plus je fais de réflexions, et plus je m'y perds. (*Il se promène pendant quelques momens en silence.*)

SCÈNE III.

LE GOUVERNEUR, EUGÈNE *son fils*, ROGER, THÉODORE.

EUGÈNE.

Me voici, mon papa; monsieur le directeur vient de me dire que vous me demandiez avec Roger et Théodore.

LE GOUVERNEUR.

Oui, mon fils. Je serois bien aise d'avoir un petit moment d'entretien avec ces messieurs et avec toi.

ROGER et THÉODORE.

C'est beaucoup d'honneur pour nous.

EUGÈNE.

Pour moi aussi; et du plaisir encore.

LE GOUVERNEUR, *à Roger et à Théodore.*

Il m'est revenu que vous n'étiez guère satisfait du nouveau camarade qu'on vous a donné.

ROGER.

S'il faut l'avouer, il n'est pas trop goguenard, ce monsieur de . . . . Eh bien donc! comment se nomme-t-il à présent?

THÉODORE.

Il nous a parlé si peu, si peu, que je ne sais plus comment il s'appelle.

EUGÈNE.

Edouard de Bellecombe, messieurs: et je le crois encore meilleur à connoître que son nom.

ROGER.

Edouard, à la bonne heure. Edouard le muet?

EUGÈNE.

O mon papa! pouvez-vous souffrir qu'on l'injurie?

LE GOUVERNEUR.

M. Roger, qui vous a permis de distribuer des épithètes à vos camarades?

ROGER.

Puisqu'il ne lâche pas trois mots en deux heures. Quand il nous viendroit de la lune, je n'en serois pas étonné. On ne doit pas y dire grand'chose. Elle a l'air si taciturne et si pâle! Il ne démentiroit pas son pays.

LE GOUVERNEUR.

Son silence ou son teint doivent-ils vous inspirer de la haine?

ROGER.

Je ne suis pas son ennemi, tant s'en faut; mais je ne saurois être son ami, puisqu'il ne parle pas, et qu'il n'est pas amusant.

THÉODORE.

On a bien assez de la longueur de la nuit pour se taire. Le jour n'est fait que pour rire, causer et se divertir.

ROGER.

Faut-il que je m'ennuie, parce qu'il prend du plaisir à s'ennuyer ?

EUGÈNE.

Ah ! ce n'est pas de l'ennui, c'est de la peine.

ROGER.

Eh bien ! n'avons-nous pas cherché à le consoler de notre mieux ? Bon ! plus nous lui faisions des singeries, plus il gagnoit de tristesse : nous avons fini par le planter là dans nos récréations. Malheureusement nous le retrouvons à table ; et il fait une mine à nous faire rentrer la faim dans l'estomac.

LE GOUVERNEUR.

Est-ce qu'il se sert d'une manière dégoûtante ?

ROGER.

Il faudroit qu'il fût bien mal-adroit. Il ne mange que du pain, et ne boit que de l'eau.

THÉODORE.

Il fait le délicat, pour nous donner à croire qu'il avoit une table de prince dans sa maison.

EUGÈNE.

Vous ne le connoissez guère, si vous croyez que c'est par orgueil. Je l'examinois l'autre jour, quand M. le directeur vouloit lui servir d'un plat assez friand; et je voyois, quoiqu'il baissât la tête, de grosses larmes qui rouloient dans ses yeux.

LE GOUVERNEUR.

Que me dis-tu, mon fils ?

ROGER.

Oui; il pleurniche quelquefois. Si Dom Quichotte revenoit au monde, il faudroit qu'ils se battissent ensemble pour savoir

à qui resteroit le surnom de *chevalier de la triste figure.*

LE GOUVERNEUR.

Avez-vous le cœur de faire des plaisanteries sur son chagrin ?

ROGER.

C'est qu'il finiroit par nous le faire prendre. Il est fâcheux de voir faire une si mauvaise contenance dans un repas. Cela vous rassasie. Tenez, parlez-moi de Théodore. Nous nous donnerions de l'appétit à nous voir manger.

LE GOUVERNEUR.

Vous verriez donc sans regret Edouard s'éloigner de votre table ?

ROGER.

Oh ! monsieur, d'un grand cœur, s'il ne devient pas un peu plus gai.

EUGÈNE.

Eh bien ! mon papa, faites-le mettre à la mienne. Je serai si content de l'avoir auprès de moi ! J'aurois bien soin de lui.

LE GOUVERNEUR.

Tu ne crains donc pas sa tristesse comme ces messieurs?

EUGÈNE.

Sûrement, je souffrirois de le voir chagrin; mais je lui ferois tant d'amitiés! Il ne seroit peut-être pas si malheureux, s'il voyoit qu'on est touché de sa peine.

LE GOUVERNEUR.

Aucun de vous ne sait-il d'où vient cette mélancolie?

THÉODORE.

Je n'ai pas songé à m'en informer.

ROGER.

A quoi bon vouloir apprendre des choses qui nous atttistent?

LE GOUVERNEUR.

Et toi, mon fils, n'en es-tu pas mieux instruit?

EUGÈNE.

Hélas! non, mon papa. J'aurois bien desiré savoir son secret, pour le soulager

s'il étoit en mon pouvoir. Trois fois je l'ai prié de me le dire ; mais je n'ai pas osé le presser davantage, quand j'ai vu qu'il vouloit le garder dans son cœur. Sans doute qu'il ne me croit pas encore assez son ami pour m'en faire part ; c'est à moi de le mériter par mes services.

LE GOUVERNEUR.

Mais pourquoi ne m'en as-tu pas encore parlé ?

EUGÈNE.

C'est que vous auriez peut-être exigé qu'il suivît la manière de vivre des autres ; et vous l'auriez réprimandé, s'il n'avoit pu vous obéir. Vous m'avez accordé la permission de vivre avec les élèves de l'école. Je n'irai point trahir mes camarades par des rapports. Quand il se passera quelque chose qui ne mérite que des louanges, n'ayez pas peur, je je ne vous le laisserai pas ignorer.

LE GOUVERNEUR, *en embrassant son fils.*

Je n'en attendois pas moins de toi, mon

mon cher Eugène. Ta délicatesse me ravit. (*A Roger et à Théodore.*) Je suis fâché, messieurs, de ne pouvoir donner les mêmes éloges à votre conduite. J'aurois souhaité que vous eussiez témoigné plus d'égards et d'intérêt au jeune Edouard en le voyant dans la tristesse. Allez, retournez à vos amusemens; il seroit dommage de les interrompre. Si votre caractère vous préserve de quelques peines, je crains bien qu'il ne vous empêche de goûter les plaisirs les plus doux pour un cœur sensible et généreux.

SCENE IV.

LE GOUVERNEUR, EUGÈNE.

LE GOUVERNEUR.

C'EST toi qui es digne de les goûter, ô mon fils, ces plaisirs si purs et si touchans! Que j'aime à voir cette douce

compassion pour les peines des infortunés!

EUGÈNE.

Eh! mon papa, comment s'empêcher de plaindre ce pauvre Edouard! Sa pâleur, sa tristesse, tout annonce qu'il a dans le cœur un violent chagrin. Si jeune, et déjà souffrir! Je le fuyois comme les autres dans le commencement. Je le croyois dédaigneux et sauvage. Mais quand j'ai vu sa constance et sa fermeté, sa douceur et sa politesse, je me suis senti entraîner vers lui. Peu à peu je lui ai donné toute mon amitié; et je crois que je m'estimerois davantage si je pouvois mériter la sienne.

LE GOUVERNEUR.

Tu sais pourtant qu'il s'est rendu coupable d'une désobéissance marquée?

EUGÈNE.

A table, vous voulez dire. Il est vrai que je n'y comprends rien. Mais peut-être croit-il qu'un guerrier doit s'accoutumer à une vie dure. En tout cas, sa se-

briété vaut mieux que la gourmandise des autres, et son exemple ne gâtera personne. Permettez-lui de continuer ce genre de vie, puisqu'il est de son goût. Il est d'ailleurs si exact à tous ses devoirs, si appliqué dans ses exercices! C'est lui qui est le plus avancé de toute notre classe dans la géographie, les mathématiques et le dessin.

LE GOUVERNEUR.

A la bonne heure. Mais une conduite qui blesse si ouvertement les règles, ne peut être excusée dans aucune circonstance et pour aucun motif. Je vois que je serai forcé de le renvoyer à ses parens.

EUGÈNE.

O mon papa! que dites-vous? Pour une faute légère, et qui mérite peut-être plus d'éloges que de blâme, le chasser comme un enfant vicieux? Vous me renverrez donc avec lui?

LE GOUVERNEUR.

Comment, Eugène? D'où pourroit naître un attachement si singulier?

EUGÈNE.

Je ne saurois vous le dire; mais vous le sentirez vous-même, lorsque vous lui parlerez. Oui, je voudrois qu'il fût mon frère. Je n'aurois à craindre que de vous voir l'aimer bientôt plus que moi.

LE GOUVERNEUR.

Il va se rendre ici. Je verrai s'il est digne d'inspirer de si vifs sentimens. Je souhaite de tout mon cœur que tu ne sois pas trompé dans tes idées; et s'il en est ainsi, je te promets..... Mais on frappe; passe dans mon appartement jusqu'à ce que je t'appelle. (*Eugène sort. Le gouverneur se lève, et va ouvrir la porte. Edouard, après s'être incliné, se présente avec une contenance noble et respectueuse. Le gouverneur s'assied. Edouard se tient debout devant lui.*

SCÈNE V.

LE GOUVERNEUR, ÉDOUARD.

LE GOUVERNEUR.

Savez-vous, M. de Bellecombe, pourquoi j'ai desiré de vous entretenir ?

ÉDOUARD.

Oui, monsieur, je crains de l'avoir deviné.

LE GOUVERNEUR.

Il est donc vrai que vous semblez dédaigner la société de vos camarades, et que vous troublez leurs plaisirs par une humeur et une bizarrerie sans exemple à votre âge ?

ÉDOUARD.

J'oserai vous dire avec respect, monsieur, que ce ne sont là ni mes sentimens, ni mon intention.

LE GOUVERNEUR.

On a pris soin de vous instruire des règles du repas, auxquelles tous les élèves doivent se conformer. Cependant vous ne vivez que de pain et d'eau.

ÉDOUARD.

Il est vrai, monsieur; je ne desire rien davantage.

LE GOUVERNEUR.

Monsieur le directeur vous a fait des représentations, et vous avez continué votre manière de vivre.

ÉDOUARD.

Oui, monsieur.

LE GOUVERNEUR.

Croyez-vous en cela vous être bien conduit ?

ÉDOUARD.

Non pas à vos yeux, je l'avoue.

LE GOUVERNEUR.

Il vous est donc indifférent de vous comporter bien ou mal dans mon opinion ?

ÉDOUARD.

Aussi peu que de recevoir vos louanges et vos reproches. Je sens tous ceux que vous êtes en droit de me faire. Je m'en suis fait de plus vifs peut-être. Il ne m'a pas été possible d'y céder. Le ciel m'est témoin cependant que je ne suis pas si coupable.

LE GOUVERNEUR.

Je veux croire que vous êtes persuadé de votre innocence au fond de votre cœur : cette fermeté m'annonce même que vous avez de très-bonnes raisons pour vous justifier. N'avez-vous rien à me dire ?

ÉDOUARD.

Rien, monsieur.

LE GOUVERNEUR.

Mais vous devez savoir que la désobéissance est d'un mauvais exemple, même quand vos motifs l'excuseroient dans votre esprit.

ÉDOUARD.

J'ai eu l'honneur de vous le dire moi-même.

LE GOUVERNEUR.

Qu'on ne l'a tolérée que dans l'espoir de votre repentir.

ÉDOUARD.

Ah ! je n'en aurai jamais.

LE GOUVERNEUR.

Enfin, que vous avez encouru, par votre opiniâtreté, la plus grave punition.

ÉDOUARD.

Me voilà prêt à la subir.

LE GOUVERNEUR.

Et ne l'êtes-vous pas à changer ?

ÉDOUARD.

Il m'est impossible, monsieur.

LE GOUVERNEUR.

Je vois avec regret qu'il m'est impossible à moi-même de vous garder un moment de plus dans cette école. Le

roi n'y veut point d'exemple de rébellion.

ÉDOUARD.

Que deviendrai-je donc, malheureux que je suis? Voulez-vous que je sois un fardeau pour ma famille, un objet de honte pour moi, et de mépris pour les autres? O mon Dieu! tu sais si je l'ai mérité!

LE GOUVERNEUR, *attendri.*

Si vous l'avez mérité! quand vous ne me donnez aucune confiance! Edouard, pourriez-vous taire votre secret à votre père? Je remplis ici les fonctions d'un père envers vous, et vous ne voulez pas remplir les devoirs d'un fils envers moi.

ÉDOUARD.

Oh! si vous me prenez par ces sentimens, monsieur le gouverneur, vous êtes maître de tout ce que je suis. Je peux résister à vos menaces, mais non pas à votre amitié. Oui, je vous ouvri-

rai mon cœur ; vous y verrez, comme Dieu même, ce que je souffre.

LE GOUVERNEUR.

Je viens donc enfin de me gagner un fils !

ÉDOUARD, *se précipitant dans ses bras.*

Vous voulez être mon second père ?

LE GOUVERNEUR.

Oui, mon cher Edouard ; ne m'appelez plus que de ce nom.

ÉDOUARD, *lui prenant la main.*

Eh bien ! mon père, j'en ai un autre qui est pauvre, si pauvre, qu'il ne vit que de pain et d'eau. Ma mère, qui se meurt, n'a pas une meilleure nourriture. Nous n'en connoissons point d'autre ; cinq enfans que nous sommes, depuis que nous avons pris le lait de maman. Et je pourrois me livrer à la gourmandise, lorsque mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs, n'ont pas tou-

jours un morceau de pain à tremper de leurs larmes ! Non, non ; plutôt mourir de faim. Je suis de Bellecombe ; et jamais de ce nom, il n'y a eu un fils indigne de son père.

LE GOUVERNEUR.

Quoi ! personne ne s'est intéressé pour votre famille ?

ÉDOUARD.

Personne. Mon père est pauvre, après avoir servi quinze ans avec honneur, après avoir consumé la plus grande partie de son bien au service, et le reste à solliciter inutilement une pension. Il est d'un sang noble, et il nous voit tous manquer des premiers besoins. La veille de mon départ, je lui entendois raconter l'histoire du comte Ugolino, renfermé dans une tour avec ses enfans, pour y mourir de faim. Depuis ce moment, cette histoire est toujours dans mon esprit. Je crois entendre sans cesse les cloches de mort qui sonnent les funérailles de mon père, de ma mère, de

mes frères et de mes sœurs. Et l'on veut que je me réjouisse, lorsque mon cœur est noyé dans les larmes! On veut que je mange un meilleur morceau que mon père n'en a mangé depuis treize ans! si j'étois assez lâche, je ne m'appellerois plus Edouard de Bellecombe. Tant que mon père sera malheureux, dans quelque coin de la terre que je sois jeté, rien ne m'empêchera de supporter la même douleur que lui. Sur cette terre est le ciel, et sur ce roi qui laisse mourir mon père de faim, il règne un Dieu qui nous vengera.

LE GOUVERNEUR.

Que dites-vous, mon ami? croyez que le prince ignore votre situation; qu'il l'auroit adoucie, s'il en étoit instruit. J'irai auprès de lui, je la lui ferai connoître, et comptez sur ma justice. Mon cher Edouard, pourquoi ne m'avoir pas confié d'abord votre secret? vous auriez épargné dix jours de souffrances à votre famille.

ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Vous croyez donc que je l'aurai sauvée, si jeune que je suis ?

LE GOUVERNEUR.

Vous êtes aujourd'hui son salut, et j'espère que vous serez sa gloire dans l'âge de l'honneur. Généreux enfant ! que ne suis-je véritablement votre père !

ÉDOUARD.

Oh ! c'est comme si vous l'étiez, par ma reconnoissance et par mon amour. Regardez-moi seulement comme votre fils.

LE GOUVERNEUR, *en lui serrant la main, et le regardant avec tendresse.*

Mon fils Edouard !

ÉDOUARD.

Oui, je le suis. Vous êtes le père de toute ma famille. Graces à vous, elle pourra connoître la joie sur la terre. Mais nous avons été si long-temps malheureux ! Je n'ose espérer encore....

LE GOUVERNEUR.

Espérer, mon fils? ce seroit un affront pour moi d'en douter. J'y engage mon honneur et ma place. Quatre cents écus de pension pour M. de Bellecombe, et cent écus pour vous. (*En allant vers son bureau.*) Edouard, en voici d'avance, au nom du roi, le premier quartier.

ÉDOUARD, *l'arrêtant.*

A moi! à moi! qu'en ai-je besoin? envoyez tout à mon père; qu'il s'en serve pour mes frères et pour mes sœurs.

LE GOUVERNEUR.

Il saura qu'il les tient de vous. Mon cher Edouard, vous ne vivrez donc plus de pain et d'eau?

ÉDOUARD.

Puisque mon père n'y sera plus réduit!

LE GOUVERNEUR.

Vous serez joyeux avec nos camarades?

ÉDOUARD.

Puisque mon père sera joyeux avec sa femme et ses enfans !

LE GOUVERNEUR.

Eh bien ! allez, courez leur écrire. Je vais m'habiller et partir pour la cour : je verrai le ministre ce matin même.

ÉDOUARD.

O monsieur ! comment rassembler toutes mes forces pour vous remercier selon mon cœur ?

LE GOUVERNEUR, *en souriant.*

Monsieur.... Edouard, vous oubliez déjà que vous êtes mon fils ?

ÉDOUARD, *se jetant à ses genoux, et les embrassant.*

O mon père ! mon père ! pardonnez. Je suis si hors de moi....

LE GOUVERNEUR *le relève, le serre dans ses bras, et le conduit doucement vers la porte.*

Allez, allez, laissez-moi seul. J'ai besoin, autant que vous, de me remettre un moment.

ÉDOUARD.

Je serai bientôt de retour avec ma lettre; il faut que vous la voyiez. Mon père, ne partez pas, je vous prie, sans que je vous aie encore embrassé.

LE GOUVERNEUR.

Non, mon fils; je ne me refuserai pas ce plaisir à moi-même. Courez, je vous attends. (*Edouard sort avec précipitation.*)

SCÈNE VI.

LE GOUVERNEUR.

O JOUR le plus heureux de ma vie! quelle foule d'objets touchans viennent

te graver pour jamais dans mon souvenir ! Un brave militaire oublié ; dont je vais faire payer les services ! Un enfant dont je puis former un homme pour la gloire de mon pays ! Mon fils que je trouve sensible à l'impression secrète de la vertu, et digne de l'ami qu'avoit su choisir son cœur ! Mon prince, enfin, à qui je donne un trait d'héroïsme naissant à récompenser, et une famille infortunée à secourir ! Oui, je le connois, il remplira la promesse que j'ai osé faire en son nom. Je lui rendrois plutôt ce que je tiens de ses bienfaits, si les besoins de l'Etat ne lui permettoient pas de suivre les mouvemens de son ame juste et bienfaisante. (*Il se promène à grands pas, et voit entrer le directeur.*)

SCÈNE VII.

LE GOUVERNEUR, LE DIRECTEUR.

LE GOUVERNEUR.

Ah ! monsieur le Directeur, accourez ; venez partager les sentimens, les transports que j'éprouve.

LE DIRECTEUR.

Qu'est-ce donc, monsieur? Vous êtes dans une aussi grande agitation que Edouard. Il vient de passer devant moi courant d'un air égaré de plaisir. Il ne me voyoit pas ; il n'étoit plus sur la terre. Ses yeux rayonnoient d'une joie céleste au milieu de ses larmes. Je l'ai appelé, il étoit déjà loin.

LE GOUVERNEUR.

J'aurois voulu que vous eussiez été témoin de la scène qui s'est passée entre nous deux. C'est un de ses momens qu'on

ne retrouve jamais une seconde fois dans sa vie.

LE DIRECTEUR.

Votre espérance n'est donc pas trompée ? vous l'avez emporté ? Vous savez son secret ?

LE GOUVERNEUR.

Qu'il m'a fallu combattre pour l'obtenir ! Que j'avois de peine à le tourmenter, et qu'il me résistoit noblement ! Combien sa désobéissance doit l'honorer aux yeux de tous les hommes !

LE DIRECTEUR.

Je l'avois pressenti, sans pouvoir me l'expliquer à moi-même.

LE GOUVERNEUR.

Et qui l'auroit pu deviner, ce généreux excès de tendresse et de constance ? C'est pour ne pas vivre plus heureusement que son père, qu'il s'imposoit de cruelles privations. C'est loin de ses regards qu'il les supportoit, et sans l'espoir qu'elles pussent le soulager. Que pensez-vous d'un tel en-

fant? Que pensez-vous d'un père qui, dans le sein du malheur, a su lui ſormer une ame aussi grande? Quelle douce jouissance pour un prince, d'avoir de pareilles vertus à récompenser dans ses Etats! Monsieur le Directeur, je suis fier de l'emploi glorieux qu'il m'a confié, d'élever sa jeune noblesse; mais j'en sais un qui flatteroit bien davantage mon ambition. Ce seroit de lui rendre compte de toutes les belles actions de ses sujets, et de les lui raconter en présence de son fils. Je croirois élever son trône à une hauteur d'où il pourrait voir tous les gens de bien de son empire, et où tous les gens de bien pourroient le voir applaudir à leurs vertus, et les encourager. C'est ainsi que, sans les indignes apothéoses de la flatterie, un prince seroit vraiment un dieu sur la terre.

LE DIRECTEUR.

Le nôtre est digne que vous l'enflammiez par ce noble enthousiasme en faveur d'une famille infortunée.

LE GOUVERNEUR.

Ce seroient les premiers malheureux dignes de ses bienfaits qu'il n'auroit pas secourus. J'ai cru devoir en donner l'assurance au jeune Edouard. Qu'il m'en a témoigné une vive reconnoissance! Nous nous sommes donnés les noms de père et de fils; et je crois que nous en éprouvions les véritables sentimens. Mais il me semble l'entendre revenir. Entrez dans cet appartement: vous y trouverez Eugène; je ne tarderai pas à vous appeler l'un et l'autre. (*Edouard s'avance en courant.*)

LE DIRECTEUR.

Oui, c'est lui. Quelle expression touchante anime sa physionomie!

SCÈNE VIII.

LE GOUVERNEUR, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *se jetant dans les bras du Gouverneur.*

MON père, voici ma lettre. Voyez.

LE GOUVERNEUR.

Elle n'est pas cachetée, mon fils. Vous voulez donc que je la lise ?

ÉDOUARD.

Si je le veux ? Lisez, lisez ; elle est pleine de vous.

LE GOUVERNEUR *lit.*

« Mon papa, maman, mes frères, mes sœurs, rassemblez-vous pour écouter cette lettre. Oh ! si je pouvois vous la porter, vous la lire moi-même ! Mais j'y suis ; je vous vois. Q'avez-vous à pleurer ? Non, vous ne vivrez plus de pain, d'eau et de larmes. Il y a donc sur la terre des ames



Tombez a genoux pour lui devant Dieu comme j'y suis, comme j'y serai....

C. Monnet. del. Villerey...

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



généreuses comme dans le ciel! Vous ne vouliez pas le croire; et voilà pourtant celle du gouverneur de notre école qui en est une. Oui, mon papa, souffrez que je l'appelle mon père, comme vous. Il est aussi le vôtre; c'est notre sauveur à tous. Il dit que le roi va vous accorder une pension de quinze cents livres pour nous élever. Tombez à genoux pour lui devant Dieu, comme j'y suis, comme j'y serai...» (*Le Gouverneur s'interrompt, et il voit Édouard à genoux, les yeux et les bras élevés vers le ciel, et le visage baigné d'un torrent de larmes. Il se baisse, et le relève.*) Que faites-vous, mon ami?

ÉDOUARD.

J'offre ma vie pour vous. Elle vous appartient.

LE GOUVERNEUR.

Non, mon cher Édouard; gardez-là pour la remplir d'actions honnêtes et vertueuses. La mienne commence à tourner vers son déclin; mais vous pouvez la prolonger, en faire la joie et la gloire.

ÉDOUARD, *avec feu.*

Moi, mon père? Ah! s'il étoit en mon pouvoir! Hâtez-vous, parlez, dites par quel moyen?

LE GOUVERNEUR.

Par mon amitié pour mon fils. (*Il court vers la porte de l'appartement.*) Eugène, venez embrasser votre frère.

SCÈNE IX.

LE GOUVERNEUR, LE DIRECTEUR, ÉDOUARD, EUGÈNE.

LE GOUVERNEUR.

ÉDOUARD, il est digne des sentimens que je vous demande pour lui. Il vous aimoit avant moi.

ÉDOUARD.

J'ai bien vu qu'il étoit sensible à mes souffrances.

EUGÈNE.

EUGÈNE.

Ah! tu n'en auras plus que je ne les partage! N'est-ce pas Edouard? Me le promets-tu?

ÉDOUARD, *lui prenant la main, et la présentant avec la sienne au Gouverneur.*

Eh bien! Eugène, lions-nous ensemble dans les mains de notre père. C'est, entre nous, à la vie et à la mort.

LE GOUVERNEUR.

Oui, mes enfans, je reçois vos vœux et je les consacre par ma bénédiction. Faites revivre ces jours brillans de notre histoire, où les guerriers s'unissoient par tous les nœuds de l'honneur et de l'amitié. Que Gaston et Bayard soient vos modèles! Aimez-vous comme eux, servez, comme eux, votre roi, et mourez, s'il le faut, pour la patrie.

LA SUITE

DE L'ÉCOLE MILITAIRE.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR de l'Ecole militaire.

M. DE BELLECOMBE.

MADAME DE BELLECOMBE.

ÉDOUARD,
PORPHIRE,
TIMOLÉON,
CÉCILE,
JOSÉPHINE, } *leurs enfans.*

LA PIPE, *vieux sergent.*

La scène se passe dans la chambre d'étude des enfans de M. de Bellecombe.

LA SUITE DE L'ÉCOLE MILITAIRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

PORPHIRE, TIMOLÉON, CÉCILE, JOSÉPHINE, LA PIPE.

(*Cécile et Joséphine sont occupées, l'une à lire, l'autre à broder. Timoléon dessine sur une table. Porphire fait l'exercice avec la béquille de la Pipe.*)

LA PIPE, *à Porphire.*

APPRÊTEZ vos armes. — En joue. — Feu. — Allons, voilà qui est bien. Rendez-moi ma béquille. (*A Cécile et à Joséphine, en allant vers elles.*) Vous ne voulez donc jamais apprendre, vous autres?

CÉCILE.

Y penses-tu, la Pipe ?

JOSÉPHINE.

Des demoiselles ?

LA PIPE.

Qu'importe ? Dans la maison d'un militaire, tout le monde doit savoir faire l'exercice. On n'a jamais si bonne grace que sous un fusil.

CÉCILE.

Oui, sur-tout quand c'est une béquille qui le représente.

LA PIPE.

Il est vrai, mais je m'y trompe souvent moi-même. Je suis plus tenté de la porter sur mon épaule que par-dessous. C'est toujours mon premier mouvement. Ah ! le pauvre la Pipe ! n'avoir plus qu'un bâton dans les mains, à la place d'un mousquet ! Depuis tant d'années, je ne puis encore m'y accoutumer.

PORPHIRE.

Mais à ton âge, tu serois déjà retiré du service.

LA PIPE.

Qu'appelez-vous retiré? Je serois mort soldat, sans ma jambe de bois. Maudite jambe! Il me vient cent fois par jour la pensée de te mettre en pièces. Au lieu d'une guêtre bien propre, quand je ne trouve là qu'un bout de cotret, je ne me connois plus, je me sens prêt d'entrer en fureur.

TIMOLÉON.

Que veux-tu? c'est un fruit de la guerre.

JOSÉPHINE.

Ne t'afflige pas, je te prie, mon pauvre ami.

LA PIPE.

Oui, vous avez raison, je ferois mieux d'en rire. Après tout, c'est ma croix de Saint-Louis, à moi. Si ma jambe ne s'étoit pas trouvée sous le feu, elle ne seroit pas aujourd'hui si sèche. J'en connois qui ne sont bien conservées que pour s'être mises hors de la portée du

canon; et je ne voudrois pas d'un millier de celles-là pour la mienne. M. Timoléon, M. Porphire, vous êtes bien heureux, vous servirez un jour. Ah! perdez-moi bras et jambes, plutôt que de recevoir jamais la moindre contusion à votre honneur.

TIMOLÉON.

Va, je te le promets.

PORPHIRE.

Et moi aussi. Tu seras devant mes yeux dans toutes mes batailles.

LA PIPE.

Oui, votre père et moi, Bellecombe, et la Pipe! voilà votre cri de guerre. Avec ces deux noms dans la tête, vous serez toujours les premiers à votre devoir.

SCÈNE II.

TIMOLÉON, PORPHIRE, CÉCILE, JOSÉPHINE, LA PIPE, M. DE BELLECOMBE, *qui est entré vers la fin de la scène précédente.*

(*Les enfans l'apperçoivent, courent vers lui, et crient à la fois :*)

AH ! mon papa ! mon papa !

M. DE BELLECOMBE, *en les embrassant.*

Bonjour, mes bien-aimés. (*Il tend la main à la Pipe.*) Bonjour, mon vieux ami ; je te remercie des bonnes instructions que tu donnes à mes enfans.

LA PIPE.

Oh ! mon capitaine, je les donne de bon cœur, tant que vous n'y êtes pas ; mais quand je vous ai sous mes yeux, j'y ai du regret.

M. DE BELLECOMBE.

Pourquoi donc, je te prie?

LA PIPE.

C'est que je vois alors tout ce que cela produit. Oui, n'est-ce pas? je ferai de braves guerriers de vos enfans, pour qu'on les renvoye un jour, comme vous, sans récompense, après avoir servi dans leurs plus belles années?

M. DE BELLECOMBE.

A quoi bon me le rappeler, puisque moi-même j'ai cessé de m'en plaindre?

LA PIPE.

Je m'en plaindrai pour vous et pour moi jusqu'à la mort. Mille bombes! n'est-ce pas une horreur! Me réformer, moi, la Pipe, pour une jambe de moins! Un soldat est toujours bon, quand il lui reste le cœur et la tête. Si on craint que des estropiés ne figurent pas bien dans une revue, qu'on les garde pour des batailles: faites-m'en un corps à part. N'en déplaise à Picardie, Champagne et Na-

varre, ce sera le premier de tous, j'en réponds.

M. DE BELLECOMBE, *en souriant.*

Mon vieux ami, que j'aime à te voir encore tout ce feu de bravoure et de jeunesse !

LA PIPE.

Vous me fâchez de rire, quand vous devriez tempêter plus que moi. Je suis un pauvre hère sans conséquence, que l'on croit ne devoir plus regarder, lorsqu'il n'a pas tous ses membres. Mais vous, d'un sang noble, vous qui vous êtes distingué dans dix batailles, qui êtes tout couvert de blessures, être renvoyé sans pension, lorsque vous avez une famille nombreuse à soutenir ; cela crie vengeance à la terre et au ciel.

M. DE BELLECOMBE.

Je n'ai pas de reproches à me faire. Il en est de plus malheureux. (*Il se tourne vers ses enfans, qui paroissent émus et troublés.*) Mes petits amis, vous

avez assez travaillé ce matin pour prendre un peu de relâche. Allez embrasser votre maman.

LES ENFANS.

Oui, oui, mon papa; et nous reviendrons de suite à l'ouvrage.

SCÈNE III.

M. DE BELLECOMBE, LA PIPE.

M. DE BELLECOMBE.

MON ami, je n'aime pas que tu me parles ainsi devant mes enfans. Je ne veux point qu'ils se croient en droit de haïr leurs semblables. Ce sentiment flétriroit de trop bonne heure leurs ames. Il les rendroient faux, misanthropes et personnels. D'ailleurs, ils sont destinés à vivre d'honneur et de gloire. Comment daigneroient-ils prendre la peine d'acquérir de la considération aux yeux de ceux

ceux qu'ils ne jugeroient dignes que de leurs mépris?

LA PIPE, *avec un ton d'ironie.*

Vous avez raison de défendre les hommes; il vous ont bien traité, les ingrats.

M. DE BELLECOMBE.

Il en est plus de bon que de méchans; et quand il n'y auroit que toi seul, tu me réconcilierois avec l'humanité.

LA PIPE, *en lui serrant tendrement la main.*

O mon capitaine!

M. DE BELLECOMBE.

Tu n'as pas craint de t'attacher à moi dans ma mauvaise fortune. Et n'est-ce pas à ton amitié que je dois la vie?

LA PIPE.

Bon! si je vous l'ai sauvée, je vous le devois bien, pour m'avoir mis vingt fois aux arrêts. Sans vous, la Pipe n'auroit été qu'un ivrogne, un querelleur, un vaurien, comme tant d'autres. C'est vous

qui en avez fait un brave homme. Je serois resté toute ma chienne de vie simple soldat, si l'on m'avoit laissé croupir dans mes vices. De guichet en guichet, je me suis avancé. Dieu merci, me voilà sergent. Au moyen de ce titre, on est, je crois, quelque chose dans le monde. C'étoit toujours un beau commencement de colonel. Mais, ô maudit boulet! avec une jambe de cœur de chêne, comment faire un pas dans les gardes?

M. DE BELLECOMBE.

Va, mon ami, tu as aujourd'hui le repos, cela vaut bien les honneurs.

LA PIPE.

Je n'en aurai de ma vie, tant que je vous verrai souffrir. La récolte de votre petit champ vous a manqué cette année: je vous suis peut-être à charge, mon capitaine?

M. DE BELLECOMBE.

Que dis-tu, mon ami? Un enfant l'est-il jamais à son père; et n'es-tu pas un de mes enfans? Dieu merci, j'aurai

du pain encore : si notre ration est plus petite, tu en auras toujours ta part comme eux, et autant que moi.

LA PIPE.

Eh bien ! je la prendrai : mais j'espère que je vous la rendrai bientôt. Je viens de trouver un bon travail en ville.

M. DE BELLECOMBE.

Tant mieux. J'en suis charmé pour toi. Qu'est-ce donc ?

LA PIPE.

Croiriez-vous qu'un marchand vint l'autre jour me proposer de lui tricoter des bas pour les vendre ?

M. DE BELLECOMBE.

C'est bien ; cela t'occupera, du moins.

LA PIPE.

Comment, c'est bien ? Quel plaisir d'assommer ce drôle de ma béquille !

M. DE BELLECOMBE.

Je me flatte que ce n'est pas là ce bon travail dont tu me parlois, que d'assommer les gens ?

LA PIPE.

Ce seroit toujours cent fois mieux. Vraiment, il feroit beau voir la Pipe tricoter comme une femme ? Je me contenterai d'envoyer les aiguilles à tous les diables. Mais cela me fit naître une pensée : tu peux donc travailler ? J'allai chez un fourbisseur ; je m'offris à lui pour dérouiller ses vieilles lames et les remettre à neuf. J'aurai la douceur de manier encore des sabres et des épées ; et puis cela me vaudra dix sols par jour. Mon capitaine, faites-moi l'honneur de les recevoir.

M. DE BELLECOMBE.

Non, mon ami, gardes-les pour toi. Un coup de vin est, de temps en temps, nécessaire à ton âge.

LA PIPE.

Du vin ? Oh ! je ne m'y jouerai plus. Je nous connois trop bien l'un et l'autre. Si j'en buvois aujourd'hui seulement une

goutte, demain j'en voudrois boire un tonneau.

M. DE BELLECOMBE.

Tu peux avoir d'autres besoins; moi, je n'en ai aucun.

LA PIPE.

Oui, lorsque vous manquez de tout! lorsque vous ne vivez que de pain et d'eau avec votre famille! C'est aussi trop fier, mon capitaine. Vous me refusez, parce que je ne suis pas votre camarade. O maudite jambe! maudite jambe! qui m'a empêché d'être un Chevret.

M. DE BELLECOMBE.

Tu me connois mal, mon enfant. Si je recevois rien de personne au monde, ce ne seroit que du roi ou de toi.

LA PIPE.

Comment! Tous les deux sur la même ligne.

M. DE BELLECOMBE.

Mon roi n'est que mon maître. Je vois comme un Dieu dans mon ami; et tu es le seul que j'aie sur la terre.

LA PIPE, *se jetant dans ses bras.*

Eh bien ! mon ami capitaine, prenez donc mes dix sols.

M. DE BELLECOMBE.

Je t'ai dit que je n'en avois pas besoin, je ne t'ai pas trompé. Mais, écoute ; il peut venir un temps où une plus forte somme me seroit nécessaire ; fais quelques épargnes, pour être en état de me l'offrir.

LA PIPE.

Oh ! je vous comprends. C'est pour moi plus que pour vous-même que vous me parlez ainsi ; mais n'importe. Je prends vos paroles à la lettre, et mon argent me deviendra sacré. Je n'y toucherai que pour mon tabac, et je prendrai bien garde à ne pas me mettre en colère, de peur de casser ma pipe.

M. DE BELLECOMBE.

Fort bien, mon enfant. Vas-en fumer une en l'honneur de notre amitié. Je vois venir madame de Bellecombe. Je voudrois m'entretenir quelques momens avec elle.

LA PIPE.

Oui, mon capitaine. Aussi bien j'ai besoin de prendre un peu l'air. Vous m'avez ému comme la pensée d'une bataille.

SCÈNE IV.

M. DE BELLECOMBE, Mme. DE BELLECOMBE,

Mme. DE BELLECOMBE.

Que s'est-il passé, cher époux? Tu viens de m'envoyer mes enfans. Il m'a semblé voir sur leurs traits une altération qui ne leur est pas ordinaire. Je n'ai pas voulu leur en demander la cause; j'ai mieux aimé venir m'en éclaircir avec toi. Ne me cache rien, mon ami. Nous est-il arrivé quelque nouvelle infortune que je puisse adoucir dans ton ame par mes consolations?

M. DE BELLECOMBE.

Non, chère épouse ; avec les secours que je trouve dans ta tendresse, je puis supporter tous les malheurs ; et s'il m'en survenoit d'imprévus, je ne craindrois point de te les annoncer, après la longue épreuve que j'ai faite de ton courage. Mais rassure-toi ; notre condition, graces à Dieu, n'est pas empirée.

Mme. DE BELLECOMBE.

D'où peut donc venir cet air de tristesse que j'ai remarqué dans nos enfans ?

M. DE BELLECOMBE.

C'est que notre vieux soldat, par un excès de zèle et d'amitié, s'est emporté, en leur présence, jusqu'à des plaintes amères sur l'injustice que j'ai reçue. J'ai vu qu'ils en étoient frappés. J'ai craint que cette idée ne leur inspirât du découragement ; et je te les ai envoyés pour en effacer l'impression par tes caresses.

Mme. DE BELLECOMBE.

Les pauvres petits malheureux ! Hélas ! ils ne savent pas à quelle triste condition ils sont condamnés sur la terre.

M. DE BELLECOMBE.

J'espère que leur sort ne sera pas aussi déplorable que ton cœur maternel se le représente. Jusqu'ici, du moins, je ne vois pas qu'ils aient à se plaindre de leur destinée.

Mme. DE BELLECOMBE.

Quoi ! lorsqu'ils sont privés de toutes les douceurs que leur naissance devoit leur procurer ?

M. DE BELLECOMBE.

Ils ne les ont jamais connues : elles ne peuvent leur causer de regrets. Peut-être n'auroient-elles servi qu'à les amollir, à énerver leurs forces comme leur esprit. La vie dure à laquelle ils sont accoutumés, leur a donné une santé robuste, et de l'énergie dans le caractère. Au lieu d'amusemens puériles et frivoles, ils sa-

vent déjà trouver tous leurs plaisirs dans le travail. Si le ciel leur réserve les jouissances de la fortune, ils les goûteront avec plus de délices. S'ils doivent passer leurs jours dans les privations, ils auront appris à les supporter sans impatience et sans murmure. Ils seront heureux par eux-mêmes dans toutes les situations de la vie. Te l'avouerai-je, chère épouse? je ne regarde plus comme une si cruelle disgrace l'état dans lequel le ciel nous retient. Au milieu des joies insensées du monde, aurions-nous connu ces doux sentimens de tendresse, d'estime et de respect que nous a donné l'un pour l'autre l'épreuve commune du malheur? Emportés chacun dans notre tourbillon, nous aurions cherché des amis qui nous auroient abandonnés dans nos peines, et qui peut-être les eussent aggravées par leurs perfidies, tandis que le sort nous apprend si bien que nous pouvons nous seuls nous suffire par notre confiance et par notre amour. Il est tant de malheureux qui n'ont pas toujours les premiers

alimens de la vie ! Sans les acheter par des bassesses, nous n'en avons point encore manqué. Si nous nous sommes réduits à la plus simple nourriture, pour que rien ne manque à l'éducation de nos enfans, nous jouissons chaque jour de leurs progrès et de leur reconnoissance. Nous pouvons nous rendre dans nos cœurs ce doux témoignage, que nous n'avons négligé envers eux aucun de nos devoirs. Tous les sentimens nobles et généreux qu'ils expriment déjà, sont notre ouvrage. C'est nos leçons et nos exemples qui les leur ont inspirés. Ils ne feront pas une action honnête ou glorieuse, qu'un juste orgueil ne nous la rende personnelle. Et si l'un d'eux parvient par son mérite, je ne crains pas qu'ils nous abandonne dans nos vieux jours.

Mme. DE BELLECOMBE.

O cher et digne époux ! comme je sens mon ame s'élever par ton courage !

M. DE BELLECOMBE.

C'est ta constance qui, jusqu'à pré-

sent, l'a soutenu. Livré à moi seul, j'aurois succombé sous le poids de mes peines. Mais en te voyant renoncer à tous les goûts, et vaincre toutes les foiblesses de ton sexe pour ne t'occuper que de tes devoirs, comment aurois-je pu, sans rougir à tes yeux du nom d'homme, me montrer moins ferme que toi ?

Mme. DE BELLECOMBE.

Ne me fais pas tant d'honneur de ces sacrifices. Ils ne sont rien pour une mère. Que j'en ferois de plus grands encore, si je pouvois, à ce prix, entrevoir seulement dans l'avenir un sort plus doux pour nos enfans ! Quoi donc, mon ami, as-tu renoncé à toutes tes prétentions du côté de la cour ? Pense-tu que de nouvelles démarches ne seroient pas enfin plus heureuses ?

M. DE BELLECOMBE.

Tu sais quel a été le succès des premières. Si je n'ai rien pu obtenir, lorsque mes services récens parloient en ma faveur ; si le traître qui m'abusoit par les dehors

dehors de l'amitié, a refusé lâchement d'appuyer mes justes demandes, de peur d'user son crédit, qui voudroit aujourd'hui prendre la cause d'un homme oublié depuis tant d'années ? La longueur même de mon silence serviroit de prétextes à de cruels refus. Il rouvriroit des plaies à peine refermées dans mon cœur. J'ai consumé la moitié des débris de ma fortune pour n'acheter que des regrets ; je n'irai pas du reste n'acheter que des remords.

Mme. DE BELLECOMBE.

Quoi, mon ami ! . . . .

M. DE BELLECOMBE.

Oui, quand il ne m'en coûteroit que le temps précieux que je déroberois à l'instruction de mes fils. Si j'osois me permettre quelques espérances, et qu'elles fussent encore trompées, je sens que je ne pourrois y survivre, ou je traînerois des jours insupportables dans l'amertume et dans le désespoir. Non, chère épouse, n'imitons pas les pères qui croient

avoir tout fait, en abandonnant avec regret, à l'éducation de leurs enfans, une partie de leur superflu. C'est par nos privations qu'il faut nourrir les nôtres de notre sang. Vivons de pain, et qu'ils soient dignes de nous !

Mme. DE BELLECOMBE.

Ils le seront, mon ami; nous n'avons pas engendré de monstres.

M. DE BELLECOMBE.

J'ai déjà conçu cet espoir flatteur de mon Edouard. Tout enfant qu'il est, j'ai observé en lui une ame également forte et sensible, de la franchise, du courage et de l'élévation ; toutes les qualités que je desirerois dans mon ami. Il aura, pour s'avancer, deux motifs, les plus puissans sur de grands caractères, des obstacles à vaincre, et par-là plus de gloire à acquérir. Avec quelle ardeur je l'ai vu, surtout depuis deux ans, se livrer à l'étude, et en dévorer les plus épineuses difficultés ! Comme il étoit saisi d'un noble enthousiasme au récit de quelque grande ac-

tion ! Je voyois sa pensée le porter sans cesse dans les plus beaux siècles de Sparte et de Rome, pour y chercher avec avidité jusqu'aux moindres détails de l'enfance des héros. Comme les premières années de Cyrus ainsi que de Bayard l'enflammoient d'une émulation de tempérance, de grandeur d'ame et de fermeté ! Je crois qu'il ne lui manquoit qu'une circonstance heureuse pour montrer déjà ce qu'il peut un jour.

Mme. DE BELLECOMBE.

Mais dans la position où il se trouve, quand est-ce que cette circonstance pourra s'offrir ?

M. DE BELLECOMBE.

Elle ne vient jamais pour l'homme foible. Un grand cœur la fait naître lorsqu'elle lui manque. Oui, mon cher Edouard, il n'est rien que je n'ose attendre de toi.

SCENE X.

M. DE BELLECOMBE, Mme. DE BELLECOMBE, PORPHIRE, TIMOLÉON, CÉCILE, JOSÉPHINE.

PORPHIRE.

MON papa, vous parliez, je crois, de mon frère?

M. DE BELLECOMBE.

Il est vrai, mon fils. Tu sais qu'il n'est pas un moment dans la journée où nous ne soyons occupés de quelqu'un de vous.

JOSÉPHINE.

Est-ce que vous auriez reçu de ses nouvelles?

M. DE BELLECOMBE.

Non pas d'aujourd'hui. Mais je le connois assez pour savoir tout ce qu'il fait, sans qu'il ait besoin de m'en instruire. Je suis sûr qu'en ce moment il

songe à me donner des marques de sa tendresse par son exactitude à ses exercices, et son application à ses travaux. Porphire, j'espère que sa bonne conduite te servira dans quelque temps de recommandation pour être admis dans l'école.

PORPHIRE.

Mon papa, je dois y entrer avant mon frère. Je veux à mon tour avoir une bonne porte pour lui.

M. DE BELLECOMBE.

Je comptois en moi sur ta promesse. Dans l'état où vous êtes, mes chers amis, sans biens et sans protections, votre avancement ne doit être que votre ouvrage. Il dépend des efforts que vous allez faire pour vous surpasser à l'envi par une noble rivalité. L'élévation de tous peut être l'effet de la bonne conduite d'un seul, comme la mauvaise conduite d'un seul peut tous vous arrêter dans votre fortune. Ainsi, vous voyez d'un côté quelle honte, et de l'autre quelle satisfaction glorieuse à recueillir.

PORPHIRE.

Mais, mon papa, la Pipe disoit tout-à-l'heure que vous n'aviez pas été récompensé de vos services?

TIMOLÉON.

Je suis sûr pourtant que vous n'avez manqué jamais à votre devoir.

JOSÉPHINE.

Oui; je voudrois bien savoir pourquoi le roi vous a laissé dans l'oubli?

M. DE BELLECOMBE.

C'est que peut-être il en est d'autres plus dignes encore de ses récompenses, ou que les charges de sa couronne gênent ses généreuses dispositions. D'ailleurs, j'ai négligé de solliciter sa justice, pour vous donner tous mes soins. Mais lorsque vous entrerez dans le monde, vous pouvez, en vous y distinguant, rappeler ses yeux sur moi; et c'est alors que je jouirois doublement de ses bienfaits.

PORPHIRE.

Oh! s'il ne tient qu'à mon courage.....

TIMOLÉON.

Quoi! nous pourrions vous payer de tout ce que vous avez fait pour nous?

M. DE BELLECOMBE.

Oui, mes enfans. Je ne veux point vous faire valoir les sacrifices que votre instruction nous a coûtés à votre mère et à moi. Nous les avons toujours faits sans regret, et même avec une joie bien vive. Le ciel commence à nous en récompenser, en vous faisant répondre à notre espoir. Mais si vous alliez le tromper un jour! si le fruit de tant de peines devoit être perdu! Comment vous présenter cette affreuse image? Vos sœurs abandonnées à l'indigence, votre mère à la désolation, et votre père descendant avec déshonneur dans le tombeau.

PORPHIRE.

Non, non. C'est nous offenser que de craindre.

TIMOLÉON.

Oui, si vous nous aimez, soyez bien

sûr que nous ferons tout au monde pour vous rendre heureux.

M. DE BELLECOMBE.

J'ai mis en vous mon existence entière. Ce n'est plus que par vous que je dois vivre ou mourir.

PORPHIRE.

Vous vivrez donc tant que nous aurons une goutte de votre sang dans nos veines !

TIMOLÉON.

Plutôt mourir mille fois que de vous faire rougir !

M. DE BELLECOMBE.

Eh bien ! j'en reçois devant le ciel cette assurance ; et je n'ai plus rien à desirer. Je vous devrai le plus grand bonheur que l'on puisse goûter sur la terre.

CÉCILE.

O mon papa! que nous sommes à plaindre de ne pouvoir pas y contribuer aussi comme eux.

M. DE BELLECOMBE.

Vous pouvez me le rendre plus sensible, en me faisant jouir au sein de ma retraite des joies douces et paisibles d'un père. Que manqueroit-il un jour à ma félicité, si tandis que mes fils honoreroient ma vieillesse par leurs talens et leurs grandes actions, mes filles la soulageoient par leurs soins, et la paroient de leurs vertus ? Si je les voyois se rendre dignes des nobles établissemens que leur nom et la gloire de leurs frères peuvent leur procurer ? (*Il va prendre par la main madame de Bellecombe, que l'excès de sa sensibilité a rendue muette pendant toute cette scène.*) O chère épouse ! conçois-tu nos transports ! Voir l'honneur et la joie se répandre de toutes parts dans notre maison par chacun de ceux que nous avons fait naître !

PORPHIRE.

Vous ne dites rien, maman ?

CÉCILE.

Maman, vous pleurez ?

Mme. DE BELLECOMBE.

C'est de joie, mes enfans. Je me livrois d'avance à tout le bonheur que votre père vient de se peindre.

PORPHIRE.

Oh ! nous vous promettons de vous le faire goûter. Mon frère, mes sœurs, jurons-le tous ensemble à ses genoux. J'en réponds au nom d'Edouard, comme pour moi-même. (*Ils tombent anx genoux de leur mère, qui les relève et les embrasse. M. de Bellecombe les prend avec transport, et les serre contre son cœur.*)

SCÈNE VI.

M. DE BELLECOMBE, Mme. DE BELLECOMBE, PORPHIRE, TIMOLÉON, CÉCILE, JOSÉPHINE, LA PIPE.

LA PIPE, *en se précipitant dans la chambre.*

O MON capitaine, mon capitaine!

M. DE BELLECOMBE.

Qu'est-ce, mon ami?

LA PIPE.

Je viens de le voir. Il arrive.

M. DE BELLECOMBE.

Qui donc?

LA PIPE.

Lui, vous dis-je; mon meilleur ami, après vous pourtant, mon capitaine.

M. DE BELLECOMBE.

Edouard ?

Mme. DE BELLECOMBE.

Mon fils ?

PORPHIRE.

Mon frère ?

CÉCILE et JOSÉPHINE.

Où est-il donc ? où est-il donc ?

TIMOLÉON.

O mon cher la Pipe ! est-ce bien vrai?

LA PIPE.

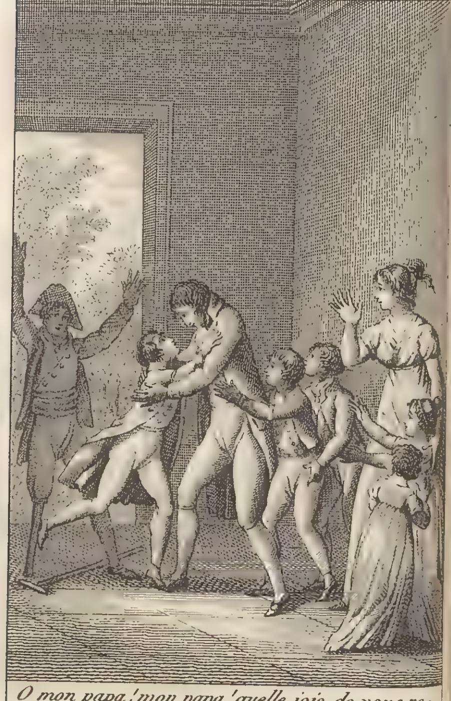
Quand je vous le dis. Il a falli me renverser par terre, en se jetant sur moi. Il ne pouvoit se détacher de mon cou. L'excellent enfant ! toujours le même ! Il me suit. Il va monter.

Mme. DE BELLECOMBE.

Pourquoi revient-il ? O ciel ! il n'y a que dix jours qu'il est dans son école. L'en auroit-on déjà....

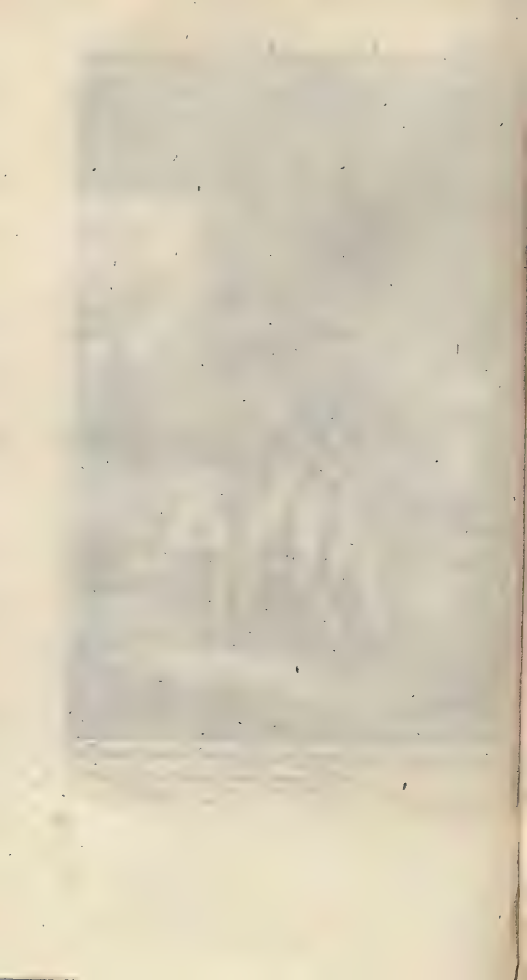
M. DE BELLECOMBE, *l'interrompant.*

Que dites-vous, madame ? Soupçonner



O mon papa! mon papa! quelle joie de vous revoir; - embrasse moi mon fils....

Monnet Del. Villerey Sc.



ner mon Edouard ? Voilà le premier chagrin que vous m'avez causé.

Mme. DE BELLECOMBE.

Pardonne à mon inquiétude. Cependant que devons-nous penser, mon ami ?

M. DE BELLECOMBE.

Tout, plutôt que de le croire coupable. Non, il ne l'est point. (*Il court à sa rencontre.*)

SCÈNE VII.

M. DE BELLECOMBE, Mme. DE BELLECOMBE, ÉDOUARD, PORPHIRE, TIMOLÉON, CÉCILE, JOSÉPHINE, LA PIPE.

ÉDOUARD, *se jetant dans les bras de son père.*

O MON papa ! mon papa ! quelle joie de vous revoir.

M. DE BELLECOMBE.

Embrasse-moi, mon fils ! Encore une fois ! Quel est donc le sujet qui te ramène auprès de nous ?

ÉDOUARD.

Il est là-dedans. Lisez, lisez. (*Il lui donne des papiers. Il court ensuite à sa mère, et se précipitant à son cou :*) O ma chère maman ! vous serez bien contente. (*Il se retourne vers ses frères et ses sœurs, et les embrasse.*) Bonjour, mes frères ; bonjour, mes petites sœurs ; vous ne m'attendiez pas encore, n'est-ce pas ? Vous ne serez pas fâchés de mon retour, quand vous saurez pourquoi je suis venu.

JOSÉPHINE.

Oh ! nous en sommes déjà bien aises, sans le savoir.

ÉDOUARD.

J'avois écrit à mon papa pour lui annoncer de bonnes nouvelles ; mais j'ai tant prié le gouverneur, qu'il m'a permis de les apporter moi-même. Cela ne vaut-il pas mieux ?

CÉCILE.

Oh ! sûrement, sûrement.

M. DE BELLECOMBE, *interrompant sa lecture.*

Que vois-je ! Une pension de douze cents livres pour moi, et de trois cents pour mon fils, que le roi nous accorde !

Mme. DE BELLECOMBE.

O ciel ! est-il possible ?

LA PIPE.

Mille bombes ! si c'étoit vrai !

TOUS LES ENFANS.

Comment ! comment, mon papa !

M. DE BELLECOMBE, *d'un ton calme.*

Tiens, chère épouse, lis toi-même. (*Avec transport.*) Quel est cet homme généreux qui a daigné porter mes services au pied du trône, quand tout le monde sembloit m'abandonner ? Le roi sait donc enfin que je ne l'ai pas servi sans gloire. O mon prince ! je pouvois vivre heureux, privé de tes dons ; mais non de mon estime. Edouard, à qui dois-je ce noble bienfait ?

SCÈNE VIII.

LE GOUVERNEUR de l'école militaire, EUGÈNE *son fils*, M. DE BELLECOMBE, Mme. DE BELLECOMBE, ÉDOUARD, PORPHIRE, TIMOLÉON, CÉCILE, JOSÉPHINE, LA PIPE.

(*Edouard court vers la porte, sort avec précipitation, et rentre aussi-tôt, en tenant le Gouverneur par la main.*)

ÉDOUARD.

Le voici, le voici, mon papa! voici notre bienfaiteur, et mon second père! Voyez aussi mon frère Eugène que je vous présente. Un nouveau fils pour vous et pour maman.

LE GOUVERNEUR.

Daignez me pardonner, si j'ai pris la liberté de paroître à vos yeux d'une manière si brusque. Je n'aurois pas voulu perdre la scène attendrissante dont je suis témoin.

M. DE BELLECOMBE.

Jouissez-en, monsieur, puisqu'elle est votre ouvrage.

Mme. DE BELLECOMBE.

Je sens qu'elle doit être faite pour votre cœur.

LE GOUVERNEUR.

Je fais mon bonheur d'y jouer un rôle ; mais je n'en suis pas le héros. C'est à cet aimable enfant que la gloire en appartient.

Mme. DE BELLECOMBE.

A mon fils ?

M. DE BELLECOMBE.

A mon Edouard ?

LE GOUVERNEUR.

Vous vous êtes privés de toutes les douceurs de la vie pour former son cœur et son esprit. Il s'en privoit à son tour pour acquitter, à votre insu, sa reconnoissance. Pardonnez, monsieur, si je parois instruit d'un secret de l'intérieur de votre maison. Votre fils ne l'a point trahi ; c'est moi qui l'ai surpris dans le fond de son cœur. Depuis son entrée à

l'école, il ne vouloit prendre que les plus grossiers alimens. Toutes nos menaces n'ont pu lui faire déclarer le motif de cette conduite. Ce n'est qu'en m'insinuant dans son ame par des caresses, que je l'ai pénétré. Il ne vouloit pas être plus heureux que son père, qui avoit tant souffert pour lui. Nous avons parlé de vous. J'ai appris votre état. Je n'ai eu que le foible mérite d'en faire instruire notre juste monarque. Le tendre sacrifice de votre fils parloit tout seul en votre faveur. De plus, votre nom se trouvoit avec une distinction flatteuse dans sa mémoire. Il a dit (ce sont ses propres paroles) : Qu'il s'estimoit heureux de pouvoir récompenser vos anciens services, et le soin que vous preniez de lui former, dans vos enfans, des sujets d'une si grande espérance. Le digne ministre m'a même rapporté que, tandis que ces mots sortoient de sa bouche, une de ses larmes avoit coulé sur son brevet.

M. DE BELLECOMBE.

O monsieur, pardonnez à la foiblesse

de la nature ! J'avois des forces pour supporter le malheur, je n'en ai point pour résister à tant de joie. Mon fils, mon cher Edouard, c'est donc ainsi que tu sais aimer ton père !

ÉDOUARD.

Ah ! je n'ai fait pour vous qu'un moment, ce que vous avez fait pour moi depuis tant d'années. (*Il se retourne vers sa mère et la voit prête à s'évanouir.*) Maman, n'allez donc pas mourir, je vous en prie, à présent que vous êtes riche. La petite pension est pour vous. (*Madame de Bellecombe se ranime par les baisers d'Edouard, et l'accable des plus tendres caresses.*

LE GOUVERNEUR.

Dieu ! quel tableau touchant ! Mon brave Edouard, vous souviendrez-vous que je veux être aussi votre père ?

ÉDOUARD.

Oh ! toujours, toujours, M. le Gouverneur. Mon papa, embrassez donc Eugène. Nous nous sommes promis de nous aimer jusqu'à la mort.

EUGÈNE.

Oui, mon cher Edouard, je ne l'oublierai de ma vie. (*Ils se jettent au cou l'un de l'autre. M. de Bellecombe les prend tous les deux dans ses bras.*)

LE GOUVERNEUR.

J'ai pris la liberté de l'amener auprès de vous pour lui faire respirer les sentimens et les vertus qui règnent dans votre maison. Il avoit su démêler, avant moi, le cœur d'Edouard; et c'est lui qui, le premier, a recherché son amitié.

M. DE BELLECOMBE.

Si vous lui donnez un ami dans mon fils, je dois en trouver un dans son père.

LE GOUVERNEUR.

J'ambitionnois le titre que vous m'offrez. En voici, de ma part, le gage. (*Il lui tend la main.*)

LA PIPE.

Oh! je n'y puis tenir plus long-temps. (*Il laisse tomber sa béqutlle, et se jette sur leurs mains, qu'il presse dans les*

siennes.) Excusez-moi, monsieur; mais où mon capitaine met son cœur, il faut que le mien y soit aussi. Vous êtes un brave homme. C'est moi qui vous le dis; et la Pipe ne l'a jamais dit pour rien.

M. DE BELLECOMBE.

Je vous demande pardon pour la franchise d'un vieux soldat. Il est plein d'honneur; et le mouvement de son affection ne peut vous être indifférent. Hélas! elle m'a consolé de bien des peines.

LE GOUVERNEUR.

S'il en est ainsi, je reçois ses sentimens avec plaisir. Oui, mon ami, touchez-là. Tous les guerriers sont frères.

LA PIPE, *avec transport.*

O mon autre bonne jambe! où es-tu? que je puisse danser de joie pour tout le bonheur de cette journée!

LE BON FILS *.

Un enfant de très-bonne naissance, placé à l'Ecole militaire, se contentoit, depuis plusieurs jours, de la soupe et du pain sec avec de l'eau. Le gouverneur averti de cette singularité, l'en reprit, attribuant cela à quelque excès de dévotion mal-entendue. Le jeune enfant continuoit toujours, sans découvrir son secret. M. P. D. instruit par le gouverneur de cette persévérance, fit venir le jeune élève; et après lui avoir doucement représenté combien il étoit nécessaire d'éviter toute singularité, et de se conformer à l'usage de l'école, voyant qu'il ne s'expliquoit point sur les motifs de sa conduite, fut contraint de le menacer, s'il ne

---

* On a cru faire plaisir au lecteur de rapporter ici, dans toute sa simplicité, l'anecdote intéressante qui fait le sujet du drame qu'on vient de lire, et de celui intitulé l'*Ecole militaire*. Il est bon de prévenir que le nom de Bellecombe, dont on a fait usage, est un nom supposé.

se reformoit, de le rendre à sa famille. Hélas! monsieur, dit alors l'enfant, vous voulez savoir la raison que j'ai d'agir comme je fais; la voici : Dans la maison de mon père je mangeois du pain noir en petite quantité; nous n'avions souvent que de l'eau à y ajouter. Ici je mange de bonne soupe, le pain y est bon, blanc, et à discrétion. Je trouve que je fais grande chère, je ne puis me résoudre à manger davantage, me souvenant de l'état de mon père et de ma mère.

M. P. D. et le gouverneur ne pouvoient retenir leurs larmes, en voyant la sensibilité et la fermeté de cet enfant. Monsieur, reprit M. P. D., si monsieur votre père a servi, n'a-t-il pas de pension? Non, répondit l'enfant. Pendant un an il en a sollicité une : le défaut d'argent l'a contraint d'y renoncer, et il a mieux aimé languir que de faire des dettes à Versailles. Eh bien! dit M. P. D., si le fait est aussi prouvé qu'il paroît vrai dans votre bouche, je vous promets de lui obtenir cinq cents livres de pension. Puis-

que vos parens sont si peu à leur aise, vraisemblablement ils ne vous ont pas bien fourni le gousset, recevez pour vos menus plaisirs ces trois louis que je vous présente de la part du roi; et quant à monsieur votre père, je lui enverrai d'avance les six mois de la pension que je suis assuré de lui obtenir. Monsieur, reprit l'enfant, comment pourrez-vous lui envoyer cet argent? Ne vous en inquiétez point, répondit M. P. D., nous en trouverons le moyen.. Ah! monsieur, répartit promptement l'enfant, puisque vous avez cette facilité, remettez-lui aussi les trois louis que vous venez de me donner. Ici j'ai de tout en abondance; cet argent me deviendroit inutile, et il fera grand bien à mon père pour ses autres enfans.

LE VIEUX CHAMPAGNE.

M. DORVAL, PAULIN, son fils.

PAULIN.

Mon papa, je sais où vous trouver un très-bon domestique, lorsque vous renverrez le vieux Champagne.

M. DORVAL.

Qui t'a chargé de ce soin ? est-ce que je pense à le renvoyer ?

PAULIN.

Vous voulez donc toujours garder ce vieux garçon ? Un jeune domestique seroit, je crois, bien mieux notre affaire.

M. DORVAL.

Comment, Paulin ? Voilà une bien mauvaise raison pour se dégoûter d'un ancien serviteur. Tu l'appelles vieux garçon ? Tu devrois en rougir, mon fils. C'est à mon service qu'il a vieilli. Ce sont peut-être les soins qu'il a pris de ton en-

fance, et les inquiétudes que lui ont causé tes maladies, qui ont avancé son âge. Tu vois donc combien il seroit ingrat et déraisonnable de prendre de l'aversion pour lui à cause de sa vieillesse. Et crois-tu avoir plus de raison de me dire qu'un jeune domestique seroit bien mieux notre affaire ? Ce discernement est au-dessus de ton âge. Il demande plus d'expérience que tu ne peux en avoir acquis. Je te ferai sentir, dans un autre moment, l'avantage qu'un vieux domestique a sur un jeune pour l'exactitude et la sureté du service.

PAULIN.

Je le crois, puisque vous le dites, mon papa. Mais il porte perruque, et cela fait une drôle de figure, de voir un homme en perruque, planté debout derrière votre chaise pour vous servir. Je ne puis tourner les yeux sur lui, sans me sentir l'envie d'éclater de rire.

M. DORVAL.

C'est d'un bien mauvais caractère, mon fils; je ne te l'aurois jamais soup-

çonné. Tu sais qu'il a perdu ses cheveux dans une maladie longue et dangereuse? Te moquer de lui, n'est-ce pas insulter à Dieu, qui lui a envoyé cette maladie?

PAULIN.

Mais il est grognon, et il n'est pas si éveillé que les autres.

M. DORVAL.

Champagne peut être sérieux; il n'est pas grognon. Il est vrai qu'il n'est pas aussi ingambe qu'un jeune drôle de dix-huit à vingt ans. Mais a-t-il mérité pour cela ton aversion? O mon fils! cette pensée me fait frémir! Tu auras donc aussi de l'aversion pour moi, si Dieu me fait la grace de m'accorder une longue vieillesse.

PAULIN.

Oh! non, mon papa; je ne suis pas si méchant.

M. DORVAL.

Et crois-tu ne pas l'être, de haïr Champagne, parce que ses années l'em-

pêchent d'être aussi alerte qu'autrefois.

PAULIN.

J'ai tort, mon papa, j'en conviens; et je vous assure que j'ai bien du regret d'avoir. . . .

M. DORVAL.

Pourquoi t'interrompre ? Quel est ton regret, dis-tu ?

PAULIN.

Si je vais vous révéler mes fautes, vous vous fâcherez contre moi, et je n'y gagnerai qu'une punition.

M. DORVAL.

Tu sais, mon fils, que je n'aime pas à punir, et que je n'emploie ce moyen que bien rarement. C'est par la raison et par la tendresse que je cherche à vous corriger, ta sœur et toi. Je ne connois point la faute que tu as commise, ainsi je ne puis te promettre une exemption absolue de châtiment. Est-ce une condition que tu aurois prétendu mettre à ton aveu ? Tu sais quelle est ma tendresse pour toi; c'est la seule caution

que je veux te donner. Tu peux t'y reposer avec autant de confiance que sur mes promesses.

PAULIN.

Eh bien! mon papa, je vous avouerai que.... j'ai appelé Champagne.... vieux coquin.

M. DORVAL.

Comment! cela est-il possible? As-tu pu oublier ainsi ce que tu dois à un brave homme? Et Champagne t'a-t-il entendu?

PAULIN.

Oui, mon papa; c'est ce qui me fâche.

M. DORVAL.

C'est très-bien d'en être fâché; mais il ne suffit pas de sentir du regret d'avoir outragé personnellement un de nos semblables, on doit sentir le même remords de l'avoir outragé hors de sa présence.

PAULIN.

Oui, je me repens d'avoir injurié Champagne; mais ce qui m'afflige le

plus, c'est de l'avoir traité ainsi en face; car. . . .

M. DORVAL.

Tu as commencé de m'ouvrir ton cœur, achève.

PAULIN.

Oui, mon papa. . . . car Champagne, lorsque je l'ai eu ainsi maltraité, s'est mis à pleurer, et il a dit : Ce n'est pas assez des incommodités de mon âge, il faut encore que je sois la risée de l'enfance !

M. DORVAL.

Le pauvre Champagne ! je le connois ; cette injure lui aura déchiré le cœur. Il est dur, à son âge, d'être le jouet d'un enfant ; mais combien l'on doit souffrir, lorsque l'on reçoit cette injure d'un enfant qu'on a vu naître, et à qui l'on a rendu des services dont rien ne peut l'acquitter !

PAULIN.

Ah ! mon papa, combien je suis coupable ! Je veux lui en demander pardon ;

et soyez sûr que de ma vie il n'aura à se plaindre de moi.

M. DORVAL.

Très-bien, mon fils. C'est à cette condition seulement que Dieu et moi nous pouvons te pardonner. Nous sommes tous foibles, et nous pouvons nous laisser emporter un moment à nos passions. Mais, revenus à nous-mêmes, il faut nous bien pénétrer du repentir de nos fautes, forcer notre orgueil à les réparer, et travailler de toutes nos forces à nous garantir dans la suite. Mais je voudrois bien savoir ce qui a pu te porter à cette indignité contre Champagne. T'avoit-il offensé ?

PAULIN.

Oui, mon papa.... du moins je me le figurois. Je jouois de ma sarbacane et je visois à lui tirer mes pois au visage. Finissez donc, monsieur Paulin, m'a-t-il dit, ou je vais me plaindre à votre papa. Je me suis fâché de sa menace ; et c'est alors que je l'ai injurié.

M. DORVAL.

C'est donc de propos délibéré que tu as cherché à le mortifier ?

PAULIN.

Je ne puis en disconvenir.

M. DORVAL.

C'est ce qui aggrave ta faute, et ce qui lui a arraché des larmes.

PAULIN.

Ah ! mon papa, si vous me le permettez, je cours le chercher de ce pas, et lui faire mes excuses. Je ne serai pas tranquille qu'il ne m'ait pardonné.

M. DORVAL.

Oui, mon fils, il ne faut jamais différer d'un instant de remplir son devoir. Je t'attends ici. (*Paulin sort, et revient quelques momens après, d'un air satisfait.*)

PAULIN.

Mon papa, je suis content de moi : Champagne m'a pardonné de bon cœur. Oh ! je ne crois pas qu'il m'arrive jamais de commettre pareille faute,



C'est ce qui aggrave ta faute et ce qui lui à arraché les larmes....

C. Monnet inv. del. Dupreél sculp.

M. DORVAL.

Dieu veuille t'en préserver. Sans lui, tu ne peux te répondre de la plus ferme résolution.

PAULIN.

Et que dois-je faire, pour que Dieu m'en préserve ?

M. DORVAL.

Lui demander son secours. Il ne te le refusera pas.

PAULIN.

Je le lui demanderai du fond de mon cœur. Mais, mon papa, il y a encore une autre chose que je viens de faire sans votre permission, et qui vous fâchera peut-être.

M. DORVAL.

Qu'est-ce donc, mon fils ?

PAULIN.

L'écu de six francs dont vous m'avez fait cadeau le jour de ma fête, je l'ai donné à Champagne.

M. DORVAL.

Pourquoi en serois-je fâché ? je trouve fort bien que tu fasses de bonnes actions

de toi-même, et sans m'en avoir prévenu. Tu peux disposer de tout l'argent que je te donne; c'est ton bien. Tu ne pouvois en faire un meilleur usage. Il faut s'accoutumer de bonne heure à une prudente générosité. Champagne en a-t-il paru bien content?

PAULIN.

Il pleuroit de joie, et je me réjouissois de le voir pleurer.

M. DORVAL.

Je te sais gré de ce sentiment, mon cher fils. Un bon cœur se réjouit toujours d'avoir adouci la misère de ses semblables. Toutes les vertus font naître la joie dans notre ame; mais aucune n'y laisse un souvenir plus long et plus satisfaisant que la bienfaisance.

PAULIN.

Ah! si jamais je possède quelque bien, je veux soulager tous ceux qui souffriront autour de moi.

M. DORVAL.

La dernière prière que j'adresserai à Dieu, sera de fortifier cette vertu dans

ton cœur, et de te remettre en état de l'exercer.

PAULIN.

Serai-je toutes les fois aussi content qu'aujourd'hui ?

M. DORVAL.

C'est le seul plaisir qui ne s'affoiblisse jamais : cherche sur-tout à le goûter dans l'intérieur de ta maison. Si tes domestiques sont gens de bien, tu dois encore plus gagner leur attachement par de bons procédés que par de l'argent. Il ne faut cependant pas négliger de leur faire de temps en temps de petits cadeaux. Si tu sais les faire à propos et avec grace, tu feras de tes gens tes plus sûrs amis.

PAULIN.

Mais, mon papa, n'ont-ils pas leurs gages ?

M. DORVAL.

Ils les ont pour faire leur service, et rien de plus. Mais de petits présens feront naître leur affection, et ils iront au-delà de leur devoir.

PAULIN.

Je ne vous comprends pas trop bien, mon papa.

M. DORVAL.

Je vais t'éclaircir ma pensée par l'exemple de Champagne. Je lui donne ses gages, son vêtement et sa nourriture pour me servir. Lorsqu'il m'a servi, ne sommes-nous pas quittes? et, me doit-il quelque chose de plus? Cependant, tu sais qu'il prend soin de tout dans la maison; qu'il s'est rendu de lui-même le surveillant de tous les autres domestiques, et qu'il m'a souvent épargné bien des pertes. Il fait tout cela par attachement, et sans aucun ordre particulier, parce que j'ai su mériter sa reconnoissance par quelques dons légers que je lui ai faits dans certaines occasions. Lorsque ton âge te permettra de te répandre dans la société, tu n'entendras, dans toutes les maisons, que des plaintes sur la négligence et l'ingratitude des domestiques. Sois persuadé, mon fils, que c'est le plus souvent la faute

des

des maîtres, pour avoir voulu leur inspirer plus de crainte que d'attachement.

PAULIN.

Maintenant, je vous comprends à merveille; et je me servirai un jour de vos leçons et de votre exemple.

M. DORVAL.

Tu n'auras jamais lieu de te repentir de les avoir suivis. Je les ai hérités de mon père, et je me souviendrai toujours de ce qu'il avoit coutume de nous raconter à ce sujet.

PAULIN.

Ah! mon papa, si cela ne vous importune pas, je serai bien aise d'entendre cette histore.

M. DORVAL.

Je me fais un plaisir de t'accorder cette récompense de ton repentir et de ta bienfaisance envers l'honnête Champagne.

« M. de Floré, brave militaire retiré du service, vivoit sur ses terres avec une épouse respectable, et cinq enfans dignes d'être nés de si honnêtes parens. Les ha-

bitans des villages voisins étoient pénétrés pour eux de vénération ; et cette famille réunie formoit le spectacle le plus touchant qu'on puisse imaginer. La douceur du caractère de M. de Floré, et l'ordre qui régnoit dans sa maison, lui concilioient la bienveillance et l'admiration de tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître. Tous les jeunes gens du canton s'empressoient d'entrer à son service : et lorsqu'il venoit à y vaquer une place, soit par la mort, soit par la retraite d'un domestique, cette place étoit recherchée comme un emploi honorable. Le contentement se peignoit sur le visage de tous ses gens. On auroit cru voir des enfans respectueux auprès de leur père. Ses ordres étoient si justes et si modérés, que jamais un seul n'avoit eu la pensée de lui désobéir. La concorde régnoit entre eux comme parmi des frères : ils ne disputoient que de zèle pour le service de leur maître, et d'attachement à ses intérêts. Un ancien camarade de M. de Floré, qu'on nommoit

M. de Furcy, retiré comme lui sur ses terres, mais dans une province assez éloignée, vint un jour lui rendre visite, en passant près de son château pour se rendre à la capitale. Après divers propos, la conversation tomba sur les désagrémens attachés aux soins d'un ménage. M. de Furcy soutenoit que la vigilance sur ses domestiques étoit l'occupation la plus fatiguante pour lui ; qu'il n'en avoit jamais trouvé que d'insolens, de paresseux, d'inattentifs aux besoins de leur maître. Oh ! pour cela, dit M. de Floré, je n'ai pas à me plaindre des miens. Depuis dix ans je n'en ai reçu aucun sujet grave de plainte. Je suis très-content d'eux, et ils le sont de moi. C'est, dit M. de Furcy, un bonheur bien peu ordinaire. Il faut que vous ayez quelque secret particulier pour former de bons domestiques, et pour les maintenir dans leur perfection. Ce secret est très-simple, répondit M. de Floré ; et le voici, continua-t-il, en allant chercher une grande cassette. Je ne vous comprends

pas, reprit M. de Furcy. M. de Floré, sans lui répliquer, ouvrit la cassette. M. de Furcy y vit six tiroirs avec ces étiquettes : *Dépenses extraordinaires. — Pour moi. — Pour ma femme. — Pour mes enfans. — Gages de mes domestiques. — Gratifications.* — Comme j'ai toujours en avance un an de mon revenu, reprit alors M. de Floré, j'en fais six portions au commencement de chaque année. Dans le premier tiroir, je mets une certaine somme inviolablement réservée aux besoins imprévus. Dans le second, est celle que je destine à mon entretien. Le troisième renferme l'argent nécessaire pour les dépenses intérieures du ménage, et les épingles de ma femme. Le quatrième, tout ce qu'il doit m'en coûter pour l'éducation soignée que je donne à mes enfans. Les gages de mes gens sont dans le cinquième. Dans le sixième enfin, sont les gratifications que je leur accorde. C'est à ce dernier tiroir que je dois le bonheur de n'avoir jamais eu de mauvais domestiques. L'ar-

gent de leurs gages est pour ce que leur devoir exige d'eux. Mais les gratifications que je leur distribue en certaines occasions, sont pour ce qui n'est pas rigoureusement compris dans leur devoir, et que leur seule affection pour moi les engage à ſaire au-delà de mes ordres et de mes vœux ».

DENISE ET ANTONIN.

C'ÉTOIT un beau jour d'été; M. de Valbonne devoit aller se promener dans un joli jardin, aux portes de la ville, avec ses deux enfans, Denise et Antonin. Il passa dans sa garde-robe pour s'habiller, et les deux enfans restèrent dans le salon.

Antonin, transporté du plaisir qu'il se promettoit de sa promenade, en courant étourdiment çà et là, heurta du pan de son habit une fleur rare et précieuse, que son père cultivoit avec des soins infinis, et qu'il avoit malheureusement ôtée de dessus la fenêtre, pour la préserver de l'ardeur du soleil.

O mon frère, qu'as-tu fait, lui dit Denise, en ramassant la fleur qui s'étoit séparée de sa tige!

Elle la tenoit encore à la main, lorsque son père, ayant fini de s'habiller, rentra dans le salon.

Comment, Denise, lui dit M. de Valbonne avec un mouvement de co-

lère, tu cueilles une fleur que tu m'as vu prendre tant de peine à cultiver, pour en avoir de la graine ?

Mon cher papa, lui répondit Denise toute tremblante, ne vous fâchez pas, je vous prie.

Je ne me fâche point, repliqua M. de Valbonne, en se calmant. Mais comme tu pourrois avoir aussi fantaisie de cueillir des fleurs daus le jardin où je vais, et qui ne m'appartient pas, tu ne trouveras pas mauvais que je te laisse à la maison.

Denise baissa les yeux, et se tut. Antonin ne put garder plus long-temps le silence. Il s'approcha de son père, les yeux mouillés de larmes, et lui dit:

Ce n'est pas ma sœur, mon papa, c'est moi qui ai arraché cette fleur. Ainsi, c'est à moi de rester à la maison. Menez ma sœur avec vous.

M. de Valbonne, touché de l'ingénuité de ses enfans, et de la tendresse qu'ils montroient l'un pour l'autre, les embrassa et leur dit : Vous êtes tous

deux mes bien-aimés, et vous viendrez tous deux avec moi.

Denise et Antonin firent un bond de joie. Ils allèrent se promener dans le Jardin, où on leur montra les plantes les plus curieuses. M. de Valbonne vit avec plaisir Denise presser de ses mains les deux côtés de ses jupons, et Antonin relever les pans de son habit sous chacun de ses bras, de peur de causer quelque dommage, en se promenant entre les plates-bandes.

La fleur qu'il avoit perdue, lui auroit causé sans doute beaucoup de plaisir; mais il en goûta bien davantage, en voyant fleurir dans ses enfans l'amitié fraternelle, la candeur et la prudence.

LA PETITE FILLE GROGNON.

O VOUS, enfans, qui avez eu le malheur de contracter une habitude vicieuse ! c'est pour votre consolation et pour votre encouragement, que je vais raconter l'histoire suivante. Vous y verrez qu'il est possible de se corriger, lorsqu'on en prend au fond de son cœur la courageuse résolution.

Rosalie, jusqu'à sa septième année, avoit été la joie de ses parens. A cet âge où la lumière naissante de la raison commence à nous découvrir la laideur de nos défauts, elle en avoit pris un, au contraire, qu'on ne peut mieux vous peindre, qu'en vous rappelant ces petits chiens hargneux qui grognent sans cesse, et qui semblent toujours prêts à se jeter sur vos jambes pour les déchirer.

Si l'on touchoit, par mégarde, à quelqu'un de ses bijoux, elle vous regardoit de travers, et murmuroit un quart-d'heure entre ses dents.

Lui faisoit-on quelque léger reproche ? elle se levoit, trépignoit des pieds, renversoit les chaises et les fauteuils.

Son père, sa mère, personne dans la maison, ne pouvoit plus la souffrir.

Il est bien vrai qu'elle se repentoit quelquefois de ses fautes. Elle répandoit même souvent des larmes secrètes, en se voyant devenue un objet d'aversion pour tout le monde, jusques à ses parens : mais l'habitude l'emportoit bientôt; et son humeur devenoit de jour en jour plus acariâtre.

Un soir (c'étoit la veille du jour des étrennes), elle vit sa mère qui passoit dans son appartement, en portant une corbeille sous sa pelisse.

Rosalie vouloit la suivre ; madame de Fougères lui ordonna de rentrer dans le salon. Elle prit, à ce sujet, la mine la plus grogneuse qu'elle eût jamais eue, et ferma la porte si rudement, qu'on entendit craquer tous les vitrages des croisées.

Une demi-heure après, sa mère lui fit

dire de passer chez elle. Quelle fut sa surprise, de voir sa chambre éclairée de vingt bougies, et la table couverte des joujoux les plus brillans ! Elle ne put proférer une parole, transportée, comme elle l'étoit, de joie et d'admiration.

Approche, Rosalie, lui dit sa mère, et lis sur ce papier, pour qui toutes ces choses sont destinées.

Rosalie s'approcha, et vit au milieu de ces joujoux un billet ouvert. Elle le prit, et y lut, en grosses lettres, les mots suivans.

« Pour une aimable petite fille, en
» récompense de sa douceur. »

Elle baissa les yeux, et ne dit mot.

Eh bien ! Rosalie, à qui cela est-il destiné, lui dit sa mère ? Ce n'est pas à moi, répondit Rosalie ; et les larmes lui vinrent aux yeux.

Voici encore un autre billet, reprit madame de Fougères ; vois s'il ne seroit pas question de toi dans celui-ci.

Rosalie prit le billet, et lut :

« Pour une petite fille grognon, qui » reconnoît ses défauts, et qui, en com- » mençant une nouvelle année, va tra- » vailler à s'en corriger. »

Oh ! c'est moi, c'est moi, s'écria-t-elle, en se jetant dans les bras de sa mère, et en pleurant amèrement.

Madame de Fougères versa aussi des larmes, moitié de chagrin sur les défauts de sa fille, et moitié de joie sur le repentir qu'elle en témoignoit.

Allons, lui dit-elle, après un moment de silence, prends donc ce qui t'appartient; et que Dieu, qui a entendu ta résolution, te donne la force de l'exécuter.

Non, ma chère maman, répondit Rosalie; tout cela n'appartient qu'à la personne du premier billet. Gardez-le-moi jusqu'à ce que je sois cette personne. C'est vous qui me direz quand je le serai devenue.

Cette réponse fit beaucoup de plaisir à madame de Fougères. Elle rassembla aussi-tôt les joujoux, les mit dans un commode,

commode, et en présenta la clef à Rosalie, en lui disant : Tiens, ma chère fille, tu ouvriras la commode quand tu jugeras toi-même qu'il en sera temps.

Il s'étoit déjà écoulé près de six semaines, sans que Rosalie eût eu le moindre accès d'humeur.

Elle se jeta un jour au cou de sa mère, et lui dit d'une voix étouffée : Ouvrirai-je la commode, maman? Oui ma fille, tu peux l'ouvrir, lui répondit madame de Fougères, en la serrant tendrement dans ses bras. Mais, dis-moi donc, comment as-tu fait pour vaincre ainsi ton caractère? Je m'en suis occupée sans cesse, lui repliqua Rosalie. Il m'en a bien coûté; mais tous les matins et tous les soirs, cent fois dans la journée, je priois Dieu de soutenir mon courage.

Madame de Fougères répandit les plus douces larmes. Rosalie se mit en possession des joujoux, et bientôt après, des cœurs de tous ses amis.

Sa mère raconta cet heureux changement en présence d'une petite fille qui avoit le même défaut. Celle-ci en fut si frappée, qu'elle prit sur-le-champ la résolution d'imiter Rosalie, pour devenir aimable comme elle.

Ce projet eut le même succès. Ainsi Rosalie ne fut pas seulement plus heureuse pour elle-même, elle rendit aussi heureux tous ceux qui voulurent profiter de son exemple.

Quel enfant bien né ne voudroit pas jouir de cette gloire et de ce bonheur?

LE CONTRE-TEMPS UTILE.

DANS une belle matinée du mois de juin, Alexis se disposoit à partir avec son père pour une partie de plaisir, qui, depuis quinze jours, étoit l'objet de toutes ses pensées. Il s'étoit levé de très-bonne heure, contre son ordinaire, pour hâter les préparatifs de l'expédition. Enfin au moment où il croyoit avoir atteint le terme de ses espérances, le ciel s'obscurcit tout-à-coup; les nuages s'entassèrent; un vent orageux courboit les arbres et soulevoit la poussière en tourbillons. Alexis descendoit à chaque instant dans le jardin pour observer l'état du ciel, puis il remontoit les degrés trois à trois pour consulter le baromètre. Le ciel et le baromètre s'accordoient à parler contre lui. Cependant il ne craignit point de rassurer son père, et de lui protester que toutes ces apparences fâcheuses alloient se dissiper en un clin-d'œil, qu'il feroit même bientôt le plus

beau temps du monde, et il conclut qu'il falloit partir tout de suite pour en profiter.

M. de Ponval, qui n'avoit pas une confiance aveugle dans les prognostics de son fils, crut qu'il étoit plus sage d'attendre encore. Au même instant les nues crevèrent, et une pluie impétueuse fondit sur la terre. Alexis, doublement confondu, se mit à pleurer, et refusa obstinément toute consolation.

La pluie continua jusqu'à trois heures de l'après-midi. Enfin les nuages se dispersèrent, le soleil reprit son éclat, le ciel sa sérénité, et toute la nature respiroit la fraîcheur du printemps. L'humeur d'Alexis s'étoit, par degrès, éclaircie comme l'horizon. Son père le mena dans les champs; et le calme des airs, le ramage des oiseaux, la verdure des prairies, les doux parfums qui s'exhaloient autour de lui, achevèrent de ramener la paix et la joie dans son cœur.

Ne remarques-tu pas, lui dit son père, la révolution délicieuse qui vient de

s'opérer dans toute la création ? Rappelle-toi les tristes images qui affligeoient hier nos regards : la terre crevassée par une longue sécheresse, les fleurs décolorées et penchant leurs têtes languissantes, toute la végétation qui sembloit décroître. A quoi devons-nous attribuer le rajeunissement soudain de la nature ? A la pluie qui vient de tomber aujourd'hui, répondit Alexis. L'injustice de ses plaintes, et la folie de sa conduite, le frappèrent vivement en prononçant ces mots. Il rougit, et son père jugea qu'il suffisoit de ses propres réflexions pour lui apprendre un autre fois à sacrifier, sans regret, un plaisir personnel au bien général de l'humanité.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE

ET

MORALITÉS

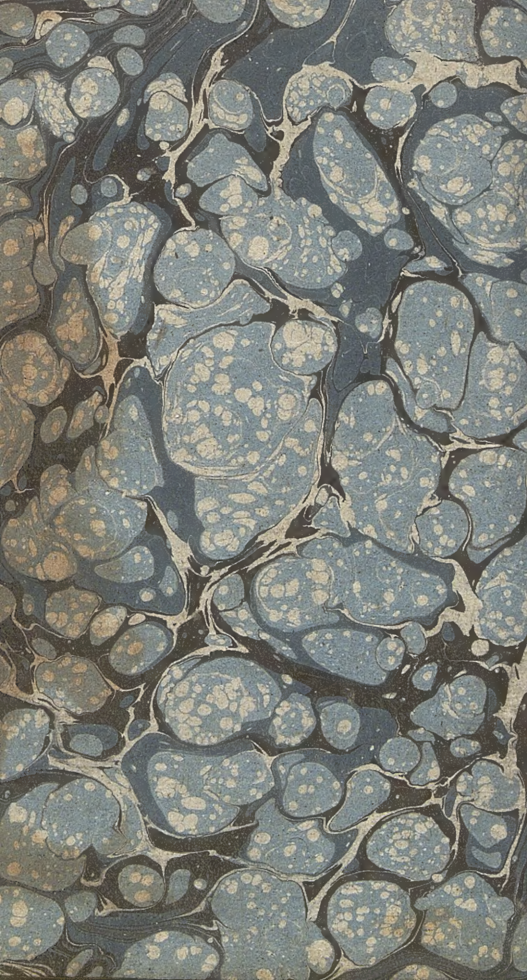
DU TOME SEPTIÈME.

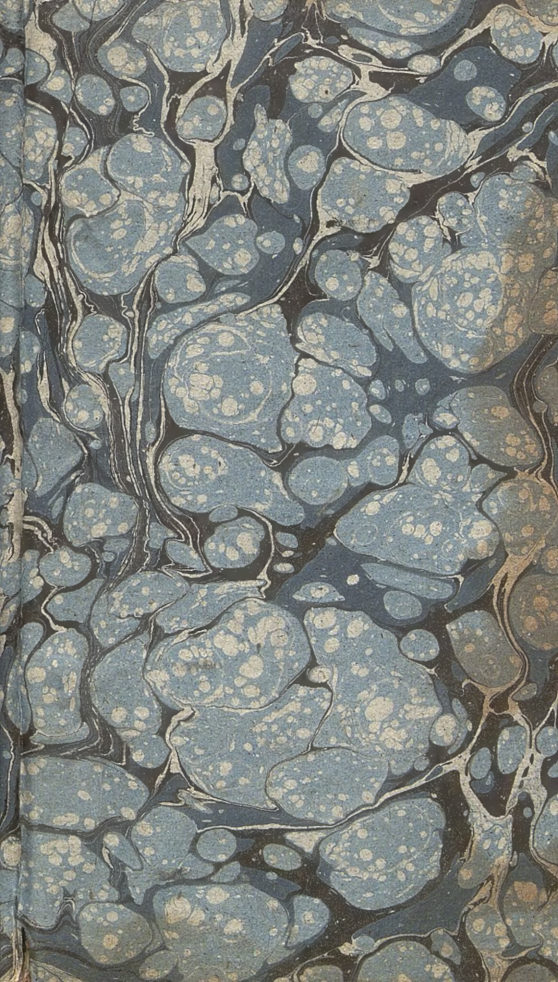
Une physionomie gracieuse est un don du ciel, qui engage la personne qui en est douée, à ne jamais trahir le symbole de bienveillance qu'il indique. Trouver un cœur faux, ou un caractère insociable, sous un joli visage, c'est rencontrer une vipère parmi l'émail des fleurs. La laideur est de beaucoup préférable à cette beauté : mais lorsque sous des traits peu avenans, on vient à découvrir des qualités heureuses, on éprouve le plaisir que ressent un voyageur, qui, à travers des ronces hérissées, ou sur le flanc aride des

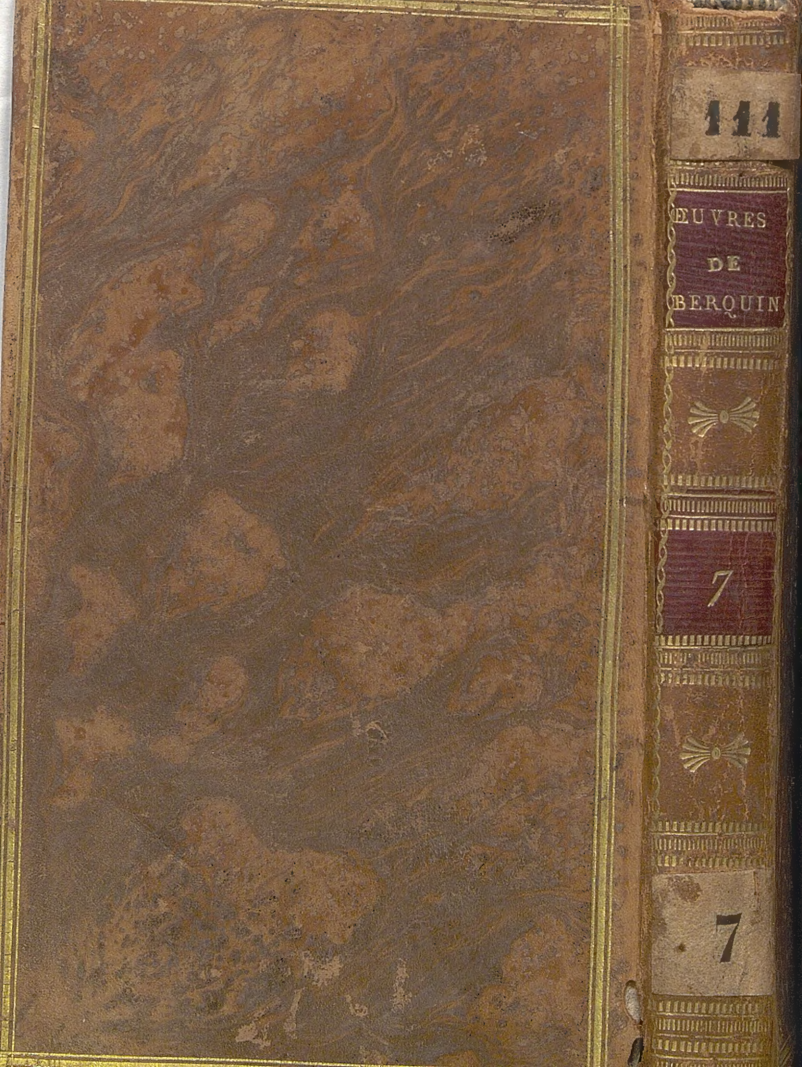
fanée, elle peut renaître encore sous l'influence du repentir. Qu'il soit sincère, elle ne se flétrira plus, et l'estime des hommes effacera jusqu'au dernier vestige du mépris.

Il est de louables actions, auxquelles le mystère qui les environne, donne une apparence douteuse. Mais, lorsque du sein de l'ombre, on voit briller l'héroïsme et la générosité, ils élèvent, ils échauffent l'ame de la même manière que le soleil échauffe et réjouit nos sens, au sortir d'un sombre nuage.

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME.






111
ŒUVRES
DE
BERQUIN
7
7